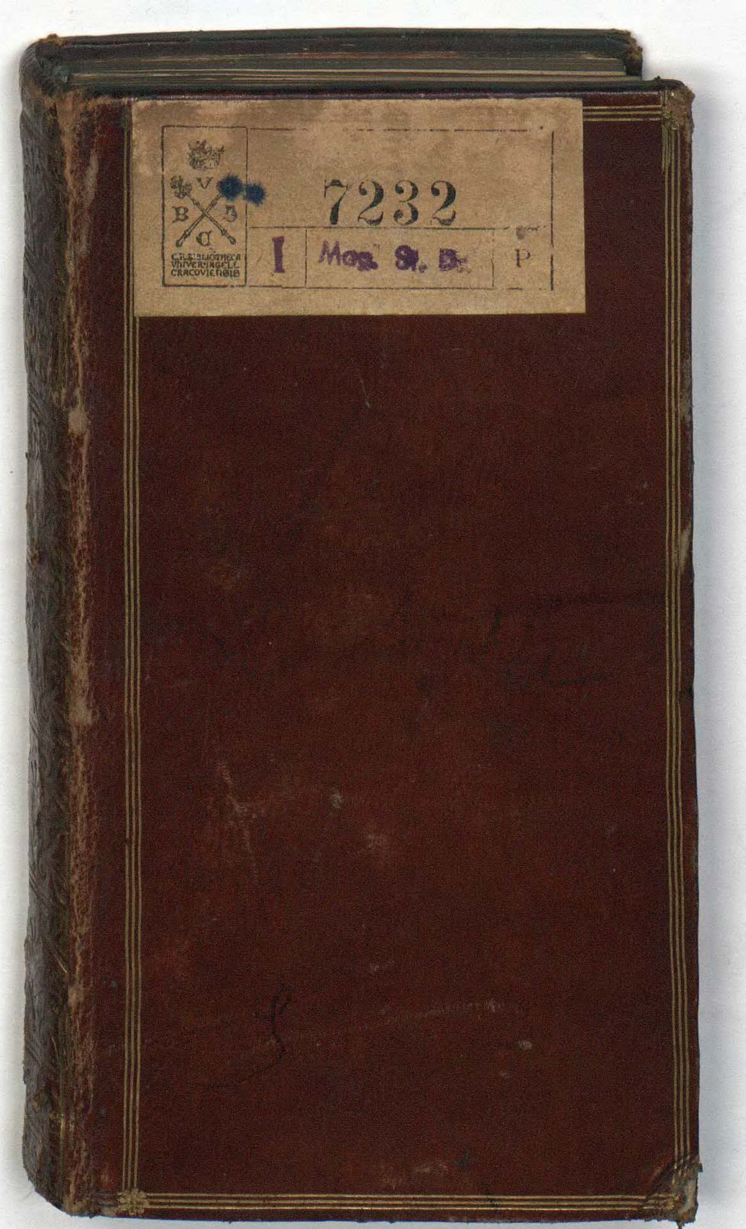


C.R. BIBLIOTHECA VNIVERS. IAGELL. CRACOVIENSIS
7232
I
Mos. St. D.
P


V
B J
C
7232

par le Roi
de Pologne
Stanislas duc de
Lorraine et de Bar

Leszczyński Stanisław

ENTRETIEN
D'UN
EUROPÉAN
AVEC
UN INSULAIRE
DU ROYAUME
DE DUMOCALA.

Par le R. D. P. D. D. L. E. D. B.

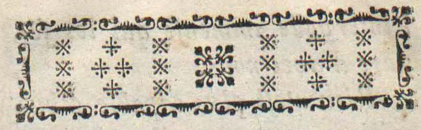
NOUVELLE EDITION,

A laquelle on a joint les Extraits & les Jugemens qui ont paru dans quelques Journaux.



MDCCLIV.





AVIS

DE L'ÉDITEUR.

JE n'ai garde de m'attribuer l'Ouvrage que je donne ici au Public. A quelques termes près, déja ſurannés, je l'ai copié mot pour mot d'un manuſcrit trouvé dans la Bibliothéque d'une des plus riches Abbayes d'Allemagne.

Ce manuſcrit eſt de l'an 1630. j'en eus à peine parcouru quelques pages, que je fus étonné de voir tant de raiſon & de bon ſens parmi des Peuples que j'euſſe crus barbares, à cauſe ſeulement de

l'intervalle immenſe qui les ſépare d'avec nous.

Rien n'eſt plus capable d'humilier notre orgueil, que les grands principes de gouvernement qu'ils ſe ſont faits, & qui doivent les rendre naturellement les plus heureux des hommes. On apperçoit chez eux une ſageſſe ſans oſtentation, une ſujétion ſans contrainte, de l'opulence ſans faſte, de la probité ſans foibleſſe, &, pour tout dire en un mot, une vertu auſſi conſtante que la proſpérité qu'elle fait naître & qu'elle entretient parmi eux.

Qu'il eſt triſte que le bonheur du genre humain ne ſe rencontre qu'en des Pays inconnus, & qui nous ſont inacceſſibles!

ENTRETIEN



ENTRETIEN D'UN EUROPÉAN AVEC UN INSULAIRE DU ROYAUME DE DUMOCALA.



J'AUROIS bien du regret d'avoir entrepris le voyage des Indes, dans lequel j'ai eſſuyé bien des dangers, ſi je n'en

avois rapporté une satisfaction qui peut seule me dédommager de toutes mes peines. Elle consiste dans des connoissances utiles, & qui peuvent être aussi agréables au Public, qu'elles me l'ont été à moi-même.

Je laisse à d'autres Voyageurs marins l'usage ordinaire de raconter les avantures d'une longue & pénible navigation ; il me suffit de dire, qu'ayant été surpris à la hauteur de cinquante-deux dégrés, quatorze minutes de latitude australe, par un vent sud-est si violent, que nous ne pûmes jamais nous remettre sur la

route, notre vaisseau fut jetté sur des côtes inconnues jusqu'alors à tous nos Mariniers. Ayant touché contre un rocher, ce vaisseau s'ouvrit de toutes parts, &, selon toute apparence, je fus le seul qui eut le bonheur d'échaper au naufrage. Après avoir long-tems lutté contre les flots, je gagnai heureusement la terre. Sans beaucoup me reposer, j'avançai dans le Pays. Découvrant peu après un Village assez bien bâti, je m'y rendis, dans l'espérance d'y trouver du secours. Je vis bien-tôt les habitans, rassemblés autour de moi, examiner avec

étonnement mon air & ma figure. Leur extrême attention me fit comprendre que leur Isle étoit naturellement inaccessible aux étrangers. Ils me questionnoient tous ensemble. Je ne pouvois leur répondre que par des signes, que le besoin où j'étois rendoit bien éloquens. Ils suffisoient du moins pour leur faire entendre que je venois d'un Pays fort éloigné, que j'avois fait naufrage, & que je leur demandois du secours & la grace de me recevoir. Ils me parurent touchés de mon malheur; &, pendant qu'avec un air de compassion & de bonté ils sem-

bloient s'exhorter mutuellement à me rendre service, le plus considérable de la troupe s'avança, me prit par la main, & me mena dans sa maison, où je fus traité avec toute sorte d'humanité, rien ne me manquant de tout ce qui pouvoit contribuer à rétablir ma santé & à me délasser de mes fatigues.

J'y restai un mois. Le Village étoit dans une exposition agréable; l'air en étoit pur & serain; j'y remarquai avec plaisir une police des plus exactes, & à voir l'union qui regnoit parmi ses habitans, je les aurois cru tous de la même famille.

Deux choses sur-tout me surprirent & m'édifiérent en même tems ; c'étoient deux bâtimens, dont l'un servoit de magasin à bled. On le remplissoit tous les ans de la récolte d'un terrein destiné uniquement à cet usage. Ce terrein appartenoit à la Communauté ; elle étoit obligée de le cultiver avec soin ; & l'on ne touchoit au magasin que dans le cas d'une extrême disette. Alors on partageoit ce precieux dépôt, suivant le besoin actuel de chaque famille. L'autre bâtiment étoit un Hôpital entretenu aux frais de chaque habitant. Il ne servoit que

pour les Pauvres du lieu ; lorsqu'on les sçavoit hors d'état de gagner leur vie par le travail, ou de se procurer la santé dans leurs maladies.

J'admirai ces deux établissemens ; l'un préservoit de la famine, l'autre empêchoit la mendicité, & par conséquent le libertinage & la fainéantise. Ils coûtoient peu à la Communauté, & les avantages qui en revenoient compensoient au-delà ce qu'elle devoit fournir tous les ans, à proportion des biens & des facultés de chacun de ceux dont elle étoit composée.

J'étois devenu dans ce Pays un objet si extraordinaire, que l'ordre vint de me conduire à la Capitale où le Roi faisoit sa résidence. Je vis dans toute ma route des terres bien cultivées ; un air d'abondance regnoit en tous lieux ; la joye & la sérénité étoient peintes sur tous les visages. Je remarquois par tout de la franchise & de l'humanité ; & en général un ordre & un arrangement qui déceloient la sagesse d'un gouvernement éclairé & toujours constant dans ses maximes.

Après un voyage de trois semaines, j'arrivai à la Ca-

pitale ; c'étoit une Ville immense, dont les rues étoient propres, larges & bien percées ; l'air y paroissoit aussi sain qu'à la campagne ; les maisons des particuliers étoient commodément bâties ; aucune n'avoit ces dehors superbes que l'orgueil des richesses affecte parmi nous, & qui ne servent qu'à exciter l'indignation ou la jalousie. La pompe & la magnificence étoient réservées pour les édifices publics, qui dans un goût d'Architecture, différent du nôtre, & peut-être plus simple & plus noble en même tems, marquoient la grandeur du

génie qui les avoit entrepris.

L'un de ces édifices avoit été construit pour servir d'Ecole ou d'Académie aux jeunes gens du Pays, de quelque condition qu'ils fussent. Des Maîtres dans toutes sortes d'Arts & de Sciences y étoient entretenus; & ceux des Ecoliers qui n'avoient pas les moyens de fournir à leur pension, y étoient élevés avec autant de soin que ceux qui étoient en état d'y satisfaire. Cette pension néanmoins étoit si modique, qu'il étoit peu de familles qui ne pussent la payer. Dans cette Ecole on n'enseignoit point

de Langues étrangéres; on n'y cultivoit que les Sciences & les Arts qui pouvoient être utiles à l'Etat; aussi n'en sortoit-il que des Citoyens capables de le servir avec honneur, des Artistes parfaitement instruits dans la profession qu'ils avoient embrassée. On ne voyoit dans le Royaume, ni de personnes incapables d'exercer leurs emplois ou leurs métiers, ni des gens inutiles à la société par leur inaction & leur indolence. L'habitude au travail le faisoit aimer; & comme chacun n'avoit été élevé que dans le talent qui lui étoit propre,

il n'en étoit point qui ne l'exerçât avec plaisir. La vocation aux emplois ne dépendoit point de la volonté des Parens ; c'étoit le goût qui en décidoit : Et que ne peut point le goût quand c'est la nature qui le donne?

Un autre de ces bâtimens publics étoit une espéce d'Hôpital, où ceux qui avoient servi l'Etat, soit dans le Militaire ou dans le Civil, & à qui le grand âge ne permettoit plus une application suivie, étoient non-seulement entretenus aux dépens du Roi, mais récompensés par des pensions proportionnées à leur mérite. Leurs

besoins étoient une preuve de leur desintéressement, & ajoûtoit à l'obligation où l'on étoit de reconnoître leurs services.

Le troisiéme jour de mon arrivée on me présenta à un homme vénérable ; il me parut une espéce de Brachmane, qui joignoit à l'étude & à l'administration des Loix des fonctions Sacerdotales. J'apperçus en lui une extrême envie de s'expliquer avec moi ; il me fit un accueil affable, & prononçant des mots que je n'entendois point, & qu'on eut dît qu'il essayoit de me faire entendre, il me remit entre

les mains d'un de ſes Officiers, en lui recommandant d'avoir ſoin de moi, & de s'appliquer au plutôt à m'enſeigner leur idiôme. La maniere dont cet Officier s'y prit, eut des ſuccès plus prompts qu'il ne l'eſpéroit; mais il faut tout dire auſſi. Il n'eſt point de Langue plus aiſée que celle de ces Peuples; outre qu'elle eſt ſimple & ſans ornement elle a peu de mots, & ces mots ne varient point par des infléxions ou des terminaiſons différentes. Je la ſçus paſſablement au bout de trois mois; du moins fus-je dès-lors en état de m'expliquer

avec le Brachmane, & de comprendre à peu près ce qu'il voudroit m'apprendre du ſort qui m'attendoit dans ſon Pays.

Après bien des civilités, dont le détail ſeroit fort inutile, la premiere queſtion qu'il me fit, fut, ſi depuis que je lui avois été preſenté, j'avois fait quelque obſervation ſur leur gouvernement & ſur leurs uſages. Je lui dis que j'avois été ſi occupé, ſuivant ſes ordres, à l'étude de la Langue, qu'il ne m'étoit pas poſſible de répondre à ce qu'il me demandoit.

Puiſque cela eſt ainſi, re-

prit-il, je veux avoir le plaisir de vous instruire moi-même ; je vais commencer par vous mener au Temple où nous adorons le Dieu Créateur du Ciel & de la Terre. A ces mots, je compris que je n'étois point dans un Pays idolâtre, & je ne pus m'empêcher d'en marquer une espéce d'étonnement, qui parut offenser le Brachmane ; il m'en demanda le sujet : Le voici, lui dis-je tout naturellement : C'est que je ne puis m'imaginer ce qui a pu donner la connoissance du vrai Dieu à une Nation comme la vôtre, que je vois séparée de toutes

celles où il s'est plû à se manifester. Quoi donc, repartit le Brachmane, pour connoître ce Souverain Maître, ne suffit-il pas d'avoir de la raison & du bon sens?

Nous entrâmes dans le Temple. Tout y étoit grand & majestueux, & les ornemens les plus simples y servoient à marquer quelque attribut de la Divinité. Le Brachmane saisi d'un respect que je partageois avec lui, me dit, après quelques momens de recueillement & de silence : Le lieu que vous voyez est celui où nous venons tous les jours rendre nos hommages à la Divinité,

ſuivant le culte que nous preſcrit la Religion de nos Peres.

Il ſe préparoit à me détailler ce culte, lorſque l'interrompant avec une vivacité de zéle qu'on jugera ſans doute indiſcret, je lui dis : Qu'il ne lui manquoit que de connoître la ſeule façon dont Dieu veut être honoré par ſes Créatures. S'il en eſt une autre, reprit-il, qui ſoit la ſeule véritable, je ſuis prêt à l'adopter ; mais qui pourra m'en garantir la certitude ?

Il n'y a pas bien long-tems, continua-t-il, qu'un des Sacrificateurs de votre Loi, je

ne ſçais par quel moyen, pénétra dans notre Iſle pour y prêcher & enſeigner les Rits que vous profeſſez. La ſingularité du ſpectacle rendit nos Peuples attentifs à ſes diſcours, quoiqu'ils les compriſſent à peine. Cet homme, toujours ſuivi d'une foule de curieux, qu'il prenoit peut-être pour autant de Sectateurs de ſa doctrine, parcourut notre Pays avec liberté, juſqu'au moment que parvenu dans un de nos cantons, occupé par des Sauvages, il fut maſſacré cruellement.

Je fus fâché de n'avoir pas eu l'occaſion de m'entrete-

nir avec lui ; tout ce que j'ai pu ſçavoir de ſes dogmes, ce n'a été que par le récit de ceux qui l'avoient écouté. S'il faut en croire à leur rapport, votre Religion a de quoi frapper par l'antiquité de ſon origine, que vous faites remonter juſqu'à la création du monde, par la ſuite & la continuité de ſes progrès, par la pureté, par la rigueur, par l'utilité, par la néceſſité même de ſa morale. Mais que penſer des myſtéres qu'elle renferme ? Ne pouvant les comprendre ni m'aſſurer de leur vérité, autrement que ſur la foi d'un inconnu, qui

vraiſemblablement ne les comprenoit pas lui-même, je ceſſai de les examiner, & crus devoir m'en tenir à ma Religion, qui ne m'offre rien que je ne puiſſe entendre, & rien en même tems qu'il ne me ſoit poſſible de pratiquer.

Une ouverture de cœur ſi naïve ſur la dignité de ma Religion, m'inſpira un déſir extrême d'étendre plus loin les connoiſſances du Brachmane ; mais, peu fait à dogmatiſer & auſſi peu connu de lui que le Miſſionnaire dont il m'avoit parlé, je crus devoir renoncer à lui inculquer des vérités que

Dieu ſeul pouvoit lui perſuader par l'efficace de ſa grace.

Je me déſiſtai d'autant plus aiſément de mon deſſein, que je ne vis rien dans ſes ſentimens qui fût contraire aux nôtres. Il ne ſuivoit que la raiſon; & par un rapport, que peu de gens reconnoiſſent, la raiſon elle ſeule lui avoit appris la plûpart des grandes vérités que la Foi nous enſeigne.

C'eſt la raiſon, me diſoit-il, qui m'a fait comprendre que l'Univers n'ayant pu ſe former de lui-même, il n'y a qu'un Dieu qui l'ait pû tirer du néant, & lui donner

l'ordre & l'arrangement avec le mouvement & la vie. Créature de ce Dieu, je reconnois ſon Empire, & j'étudie ſes volontés; ſa Providence m'eſt une preuve de ſa ſageſſe, & ſa ſageſſe un engagement à la ſainteté. Je ſens que pour lui plaire je dois éviter le vice & pratiquer la vertu; que ſa juſtice doit récompenſer le bien & punir le mal, & qu'Eternel comme il eſt, ſes récompenſes ou ſes châtimens doivent durer autant que lui-même.

Cette Eternité qui m'attend, je la crois fondée ſur l'immortalité de mon ame, ſortie des mains de Dieu pour

animer mon corps ; je ſens qu'elle ne ſçauroit périr avec le corps qu'elle anime. Ce qui ſert à me convaincre de cette vérité, ajoûta-t-il, c'eſt que le corps peut être mutilé ſans que l'ame éprouve aucune diminution dans ſa ſubſtance. Invulnérable & toujours entière, elle ſurvit aux démembremens de la matiere qui l'enveloppe, & dont elle différe eſſentiellement par ſa ſpiritualité.

Cet argument qui ne paſſeroit pas pour bien convainquant dans nos Ecoles, ſuffiſoit pour lui prouver ce que tant de Philoſophes ont oſé nier ; ainſi je vis avec plaiſir que

que la force ou l'étenduë de génie nuit plus qu'elle ne ſert à faire ſentir des vérités, que la raiſon ſçait perſuader par les argumens les plus naïfs & les plus ſimples.

Le Brachmane, plein de l'idée qui l'occupoit, ne tariſſoit point ſur la grandeur & l'excellence des attributs du premier Etre. Il reconnoiſſoit ſon exiſtence dans les moindres productions ; c'eſt un Etre, me diſoit-il, dont le tems ne ſçauroit meſurer la durée, dont la plus vaſte étendue ne peut renfermer l'immenſité, dont aucun eſprit ne ſera jamais capable de concevoir la

puiſſance. Ouvrages de ſes mains, nous lui devons notre amour & nous ne pouvons mieux le lui témoigner qu'en nous aimant mutuellement les uns les autres. C'eſt-là le grand precepte de notre Loi; & c'eſt auſſi ce qui fait que l'union & la paix regnent dans nos Etats; & que nos Souverains, les plus puiſſans & les plus diſtingués de nos freres, nous traitent avec autant de bonté que nous avons de confiance en la pureté des motifs qui les engagent à nous commander en Maîtres.

L'idée que le Brachmane me rappelloit de cet amour

du prochain, qui fait l'eſſence de notre Evangile, me porta à lui dire ſur le champ, que ſes principes de Religion ne différoient preſque point des nôtres. Si cela eſt ainſi, me dit-il, d'où viennent donc parmi vous les révoltes des Peuples contre leurs Souverains, le peu d'égards des Souverains pour leurs Peuples; d'où viennent les diſſentions qui vous diviſent, les procès qui vous déſolent, les meurtres, les aſſaſſinats, les carnages, qui ſont les traits les plus frappans de vos hiſtoires, comme s'il importoit à votre gloire d'en tranſmettre le ſouvenir à la Poſtérité?

Ne ſoyez point ſurpris, continua-t-il, de me voir ſi bien inſtruit de vos mœurs & de vos uſages. Dans ma jeuneſſe il me tomba entre les mains un de vos Livres, que je fis traduire par un Eſclave Européan, qu'un événement pareil au vôtre avoit amené en ce pays. Ce Livre étoit une de vos Hiſtoires générales, où étoient rapportés les établiſſemens, les révolutions, la décadence, les loix, les coutumes, les diverſes religions de vos Etats. Je voulois m'inſtruire, je le lus avec avidité; & bientôt après j'en fis rapport au Roi mon Maître, qui m'ordonna d'en faire un extrait. Les principes de gouvernement qu'il y trouva lui déplurent preſque tous; mais comme un heureux génie ſçait profiter du mal même, il ne laiſſa pas d'y puiſer des projets utiles, qu'il a depuis exécutés dans ſes Etats. Pour moi, j'avouerai naturellement que peu s'en fallut que ce Livre ne pervertît en moi tous les ſentimens dans leſquels j'avois été élevé & que j'ai le bonheur de conſerver encore. J'y vis de grandes maximes de Religion, mais qui n'influoient ni dans le gouvernement des Royaumes, ni dans la conduite des

Sujets, à moins que les Princes & les particuliers n'en eussent besoin, les uns pour colorer leurs injustices, les autres pour déguiser la corruption de leurs mœurs.

Quel contraste, me disois-je, entre ces Pays & le nôtre ! Ici la Religion est le plus ferme appui de l'autorité Souveraine ; c'est par elle que nos Rois s'estimant l'image de la Divinité, se font un devoir de punir le crime, de protéger l'innocence, de récompenser la vertu ; & que chacun de nous, voyant leur pouvoir émané de Dieu même, se fait une gloire de leur obéïr,

jusqu'à sacrifier sa vie & ses biens dans les occasions mêmes où il ne s'agit que de l'honneur de leur personne.

C'est par la Religion que s'est établie dans nos Etats cette harmonie heureuse, qui fait que la Jurisdiction temporelle est toujours prête à soutenir les droits de la Jurisdiction spirituelle ; & que celle-ci, bien loin de rien empiéter sur l'autre, s'applique à la maintenir dans toutes les prérogatives & tous les honneurs qui lui sont dûs. Ces deux états, quoique séparés, s'aident & se respectent mutuellement. Nul d'eux ne souffre aucune

irrégularité dans les mœurs, aucune nouveauté dans les dogmes ; & tous les deux concourent à l'envi à prévenir les ſchiſmes que le libertinage, ſource ordinaire de l'impiété, pourroit faire éclore au mépris de la croyance commune.

Quaurois-je répondu à des reproches ſi vrais, & qu'on ne me faiſoit ſentir, que par une oppoſition que je m'appercevois n'être que trop réelle ?

J'aſſurai le Brachmane que j'étois édifié de ſes ſentimens, & lui remontrai ſeulement, que telle étoit notre Religion, que ni l'incrédu-

lité, ni le libertinage n'avoient jamais pû en altérer la vérité. Je lui montrai qu'elle ſubſiſtoit dans toute ſa pureté depuis le commencement des ſiécles; que nos Souverains ſe faiſoient un devoir de la défendre, & tous les gens de bien de l'obſerver. Vous pourriez, lui dis-je, en juger vous-même, s'il y avoit quelque communication de votre Païs avec le nôtre.

A Dieu ne plaiſe, me dit le Brachmane en m'interrompant, que j'aille ſi loin pour m'éclaircir de ce que vous dites. Aucun de nous ne quitte ſon Païs, non pas

même par l'amour du gain, qui vous fait parcourir les Mers les plus dangereuſes. Nos Peuples s'eſtimans aſſez riches du produit de leurs terres & du fruit de leur travail, reſtent tranquillement attachés où la Providence les a fait naître; & s'ils commercent, ce n'eſt qu'avec les autres Peuples de notre Continent, pour les beſoins mutuels que nous avons les uns des autres.

Deux raiſons ſurtout nous empêchent de nous étendre au-delà; la premiere, c'eſt que les peines que vous vous donnez pour acquérir des richeſſes, qui vous faiſant

vivre dans l'abondance puiſſent en même tems, par des charges brillantes, vous mettre au-deſſus de vos Concitoyens; ces peines nous deshonoreroient & nous ſeroient même inutiles. On eſtime plus chez nous un Manant avec du mérite que tout autre homme, quel qu'il puiſſe être, qui n'a ni talens ni vertus. Ainſi toute notre ambition, c'eſt d'être, chacun dans notre état, ce que nous devons être. Nul éclat étranger ne nous frappe. Nous cherchons l'homme dans le fond de ſon cœur; & nous n'en jugeons ni par des richeſſes ni par des dignités,

qui par elles-mêmes incapables d'épurer les ſentimens, ne ſervent d'ordinaire qu'à les corrompre.

Une autre raiſon, ajouta-t-il, nous retient chez nous; c'eſt la ſituation de notre Iſle. Environnée d'écueils de toutes parts, il nous eſt auſſi difficile d'en ſortir, qu'il l'eſt aux étrangers d'y prendre terre. Peut-être ſans cela, moins ſages & plus ambitieux que nous ne ſommes, & livrés, comme vous, à la folle ardeur de nous enrichir, nous irions affronter les mers, & chargés de tréſors dont nous pourrions nous paſſer, nous rapporterions

dans nos climats tous les maux qu'enfante parmi vous l'amour des richeſſes.

Il eſt vrai, lui dis-je, que nos mœurs moins ſimples & moins pures que les vôtres, ne ſont pas tout-à-fait exemtes du blâme que vous leur donnez; mais vous devez ſçavoir auſſi, que c'eſt par les défauts mêmes que vous nous reprochez, que nos Royaumes fleuriſſent, & qu'ils ſe ſoutiennent dans un haut dégré d'opulence & de grandeur.

Je connois vos Royaumes, répliqua le Brachmane, & je n'ignore point vos proſpérités, s'il faut appeller ainſi

le vain éclat qui vous fait juger vos Etats si supérieurs au nôtre. Je me rappelle à présent bien des détails que j'aurois crus éteints dans ma mémoire, & que je dois au livre de l'Histoire universelle, dont je vous ai parlé. Vos Gouvernemens sont de deux sortes, les uns Monarchiques, les autres Républiquains.

Dans ceux-ci regne la liberté, espéce d'Idole semblable à ces figures inanimées qu'adorent nos Sauvages, & qui n'ont pas le pouvoir de les rendre heureux. Il n'est pas possible en effet que dans un Etat où personne ne peut

être forcé d'obéir, chacun ne s'arroge le droit de commander. Et quel ordre peut regner dans cette confusion de pouvoirs, dont aucun ne peut se soutenir, s'il ne contraint à céder tous ceux qui le combattent ? Quelle uniformité de vuës & de sentimens pourra-t-on espérer dans une Nation, où chacun se fait un mérite de l'indépendance, & où cette indépendance, toujours impunie, ne fait valoir la raison que par orgueil, quand elle fait tant que de la défendre, & ne peut supporter qu'on la défende, quand on veut la forcer à l'adopter ?

De pareils inconvéniens ne se trouvent point dans l'Etat Monarchique. Je le crois plus propre à contenir l'impérieuse vanité des hommes, & bien plus capable de fixer leur inconstance & leur légéreté. C'est proprement dans un pareil Etat qu'on jouit tranquillement & sûrement de cette précieuse liberté, qui, dans ceux dont je viens de parler, n'est qu'une source de révolutions malheureuses. Cette liberté se fait sentir surtout sous un Prince qui est persuadé que sa gloire & son bonheur ne dépendent que de ses vertus & de l'amour de ses Peuples.

Tel est celui qui nous gouverne, ajoûta le Brachmane. Comme il ne distingue point ses intérêts d'avec les nôtres, il voudroit aussi que tous ses biens fussent à nous. Il croit n'en jouïr que lorsqu'il les donne ; & il en jouït en effet par notre reconnoissance, toujours prête à faire remonter dans ses mains ce qu'elles ont répandu dans les nôtres.

Cet exemple est rare parmi vous, continua le Brachmane. Le grand objet de la plupart de vos Rois est d'écraser leurs Sujets, pour s'en faire de nouveaux au-delà de leur Empire. Malheur aux Princes leurs voi-

ſins, qu'ils connoiſſent moins forts qu'ils ne le ſont eux-mêmes ; & comment . . .

Ce portrait hideux me revolta ſi fort, que je ne craignis point de l'interrompre. Je voulus défendre la gloire de nos Souverains. Il en eſt, lui dis-je, qui pleins de valeur ne font pourtant la guerre que pour réduire leurs ennemis à la paix, & qui toujours conſtans dans ce deſſein, ne ceſſent de leur offrir la paix au milieu même de leurs triomphes. Dans leurs Conſeils ils n'écoutent ni leur reſſentiment, ni leur ambition, ni leurs forces, ni leur pouvoir, ni

leur gloire même. Ils n'y ont en vûë que le bien de leurs Sujets & l'intérêt de leur Couronne, que leurs Sujets eux-mêmes préférent ſouvent à leur propre bien. Amis de ces Sujets, ils les regardent plutôt comme des ſoutiens de leur puiſſance, que comme des hommes ſoumis à leurs loix. Leurs loix elles-mêmes ſont les anciennes loix de l'Etat, ou fondées ſur les premiéres loix de la Monarchie, dont ils ne peuvent ni ne veulent jamais s'écarter.

Je ne dis point, ajoutai-je, qu'il n'y ait dans nos contrées de mauvais Souverains,

& que dans celles mêmes où regnent les meilleurs Princes, il n'arrive des cas où la politique les force à s'écarter de leur devoir, & souvent même à permettre un mal dans l'espérance d'un bien qu'on peut s'en promettre.

C'est-là où je vous attends, repartit vivement le Brachmane. Je n'ignore pas à quel point vous êtes tous épris de ce que vous appellez *Politique*. C'est votre grande science; c'est l'unique ressort de vos actions, & le mobile surtout de votre ambition & de votre avarice. Quiconque n'a point de mérite parmi vous, doit être tenté d'y avoir re-

cours, ou pour s'ouvrir un chemin aux honneurs, ou pour s'en frayer un à la fortune. Ainsi vous vous êtes fait un art de ne jamais paroître tels que vous êtes, pour séduire ceux qui auroient intérêt de vous approfondir. Tel honnête homme même dans vos climats, prendra le parti de démentir ses sentimens de probité, pour complaire aux passions d'un homme sans honneur qui peut lui procurer quelque avantage.

Ce n'est que par des voyes obliques que vous allez à vos fins; aucun de vous ne marche à découvert, s'il ne veut

s'expoſer à ſe perdre. Mais en banniſſant la bonne foi de vos ſociétés, vous en avez anéanti la douceur & la confiance; & tel eſt votre malheur que vous ne pouvez plus diſtinguer le vice ni la vertu, la vérité ni le menſonge, & que la ſuſpicion où vous êtes ſans ceſſe que chacun cherche à tromper, acheve d'anéantir parmi vous juſqu'aux moindres reſtes de candeur & de franchiſe.

Ce mal affreux qui s'eſt gliſſé dans vos ſociétés, & que vous fomentez, lors même que vous en déplorez les ſuites, je le vois répandu parmi vos Souverains; ils

s'imaginent tous devoir apprendre à diſſimuler, pour ſçavoir regner avec plus d'éclat & de gloire.

Je vis bien que mon Brachmane, en me parlant ainſi, n'étoit rien moins que politique, & je lui ſouhaitai en moi-même un peu moins de cette ſimplicité de mœurs & de cette naïveté, dont il s'imaginoit qu'il ne reſtoit plus de traces dans nos contrées.

Je ſuis ſurpris, lui dis-je, qu'ayant lû nos hiſtoires, vous n'y ayiez point remarqué de ces traits merveilleux, qui ont ſouvent étonné l'Univers, de ces événemens ſoudains & imprévus, de

ces boulverſemens d'Etats ; qui ménagés long-tems dans le ſilence, ont dévoilé tout d'un coup la vaſte & profonde Politique qui en avoit conçu le deſſein. Permettez-moi, lui repliquai-je encore, de vous faire remarquer que vous ne diſtinguez pas aſſez la prudence de la ruſe, la ſincérité de l'indiſcrétion, la réſerve de la fourberie, l'adreſſe de la fauſſeté, l'habileté de l'artifice.

Je ne connois rien à toutes ces diſtinctions, repartit le Brachmane ; les vertus & les vices ne me paroiſſent pas ſi près les uns des autres qu'on puiſſe les confondre aiſément ;

ment ; & c'eſt peut-être vous-mêmes qui les confondez en voulant marquer ſi préciſément les bornes qui les ſéparent. Le peu d'intervale que vous montrez des uns aux autres, me fait voir du moins combien on riſque de le franchir par la facilité qu'on y trouve.

Quoiqu'il en ſoit, me dit-il encore, pourriez-vous bien me définir plus particuliérement cette Politique à laquelle vous prodiguez tant d'éloges, & qui vous paroît le ſeul mobile des plus grands événemens ? Mais comment donner une idée juſte d'une choſe qu'on ne peut ſaiſir,

lors même qu'on s'étudie le plus à la connoître, & qui formée dans le silence & le secret, ne seroit plus ce qu'elle est, du moment qu'elle viendroit à se produire. Cette Politique, d'ailleurs si peu conforme aux maximes de votre Religion, a-t-elle des régles sûres, des principes certains, des loix invariables? Ne change-t-elle pas selon les tems, les lieux, les circonstances? N'est-elle point sujette à se tromper? Et ne dépend-elle pas beaucoup moins du génie qui la conduit, que du hazard qui trop souvent s'oppose à ses efforts, & renverse en un

moment toutes ses manœuvres?

A mon avis, continua le Brachmane (& mon sentiment est sans doute celui de tous les sages de la terre) à mon avis, la meilleure Politique dans le gouvernement des Etats, ainsi que dans la conduite de la vie, est celle de n'en avoir aucune, & de ne se servir en tout ce que l'on fait que des moyens que le bon sens prescrit & que la raison autorise.

Entre cette Politique & la vôtre il y a précisément la même différence qu'entre le bon esprit & le bel esprit; celui-ci, plus brillant que

ſolide, dédaigne de marcher dans les routes communes, & s'égare d'ordinaire dans celles qu'il ſe fait. Celui-là, dans un chemin plus battu, le ſuit uniment, & ne perdant jamais de vûe le terme où il doit arriver, cherche ſeulement à écarter de ſes pas tout ce qui pourroit l'empêcher d'y parvenir.

Telle eſt la Politique que je fonde uniquement ſur la prudence & ſur la droiture; c'eſt à la prudence à connoître, à prévoir ce qui peut faire échouer ou réuſſir un projet utile; & c'eſt à la droiture à ne le former que ſur ce qui eſt juſte & dans les

régles les plus exactes de l'équité.

De cette façon, ma Politique n'exige ni les ténébres dont la vôtre s'enveloppe, ni les faux-fuyans, ni les preſtiges que vous lui ſuppoſez pour réuſſir. Infiniment plus aiſée, elle n'en eſt auſſi que plus ſûre. Ainſi tel homme parvient infailliblement dans le monde, qui cultivant ſes talens avec ſoin, modeſte & réglé dans ſes mœurs, ami des gens vertueux & leur émule, cherche à ſervir ſa patrie, &, ſans intrigues ni cabales, n'ambitionne d'autre gloire que celle de la bien ſervir. Ainſi

tout Souverain qui ſçait ſe faire reſpecter de ſes ennemis par ſa bonne foi plus que par ſa valeur & ſa puiſſance, & ſe faire aimer de ſes Sujets, autant par ſon amour pour la juſtice que par ſa bonté, ne peut manquer de réuſſir dans tout ce qu'il lui plaira d'entreprendre, ſans qu'il ait beſoin d'avoir recours à ces manéges obſcurs & à ces rafinemens incertains qui font l'eſſence & la honte de votre Politique.

Je viens ſans y penſer, continua le Brachmane, de vous dévoiler le ſiſtême de notre gouvernement : ce ſiſtême a deux objets, l'un au

dehors, l'autre au dedans du Royaume.

A l'égard du premier, nos Souverains, & ſur-tout le Prince qui nous gouverne aujourd'hui, ſe ſont toujours appliqués à mériter, par la fidélité la plus exacte à leurs paroles, la confiance de leurs voiſins. A cette fidélité qui vient d'une droiture infléxible, ils ont joint un deſintéreſſement des plus parfaits, perſuadés qu'on riſque ordinairement & qu'on mérite en effet de perdre ce qu'on poſſéde, en voulant injuſtement acquérir ce que l'on n'a pas.

Quant au ſecond objet,

l'ordre se maintient dans notre Royaume par l'application de nos Souverains à faire plier de force ou de gré sous le joug des loix tous leurs Sujets, quels qu'ils soient, qui veulent s'y soustraire. Au reste, ces loix sont en petit nombre ; & c'est aussi ce qui prouve la bonne constitution de notre Etat. Où les loix ne cessent de croître, il faut que les désordres croissent aussi. Peut-être vos Souverains sont-ils tous les jours obligés d'en faire de nouvelles ; si cela est, j'en accuse votre Politique, & j'en fais moins de cas que jamais.

Il faudroit donc, lui dis-

je, selon votre sistême, qu'un Prince né valeureux passât sa vie dans une obscure lâcheté, & qu'il immolât son agrandissement & sa réputation à de vains égards pour des voisins qu'il rendroit peut-être plus heureux en les soumettant à son Empire.

Je reconnois-là de nouveau votre injuste Politique, me dit le Brachmane. Parce qu'un Souverain aura du courage, devra-t-il ne mesurer son pouvoir que par la force & le succès de ses armes. D'ailleurs, ce courage sur lequel vous fondez ses droits, est une passion plutôt qu'une vertu, ou du

moins une qualité ſi commune dans les armées, & juſques dans les bois parmi les animaux, qu'un Prince peut bien, ſans intéreſſer ſon honneur, n'en point faire uſage.

Mais n'eſt-ce préciſément que dans un champ de bataille qu'il doit le montrer, ce courage ; & ne peut-il l'employer qu'à commettre des injuſtices ? Tout le monde le croit ainſi, & j'oſe dire que tout le monde ſe trompe. Il eſt des occaſions où il peut l'étaler avec plus de fruit & même avec plus de gloire.

Ne lui en faut-il point pour

réſiſter preſque à tout moment aux flatteuſes inſinuations de ſes Courtiſans, qui d'ordinaire ne ſont jaloux de ſon eſtime qu'autant qu'elle peut leur ſervir à mériter ſes faveurs ? Ne lui en faut-il point pour ſuivre ſans relâche un deſſein heureuſement conçu, pour ſupporter les chagrins d'une entrepriſe manquée, pour faire reſpecter les loix ſans offenſer ſa juſtice ni déroger à ſa bonté, pour ne pas ſe laiſſer enyvrer au faſte de la grandeur, ou, ce qui eſt peut-être plus mal aiſé, pour en ſoutenir le poids malgré l'habitude qui en dérobe les charmes & n'en

laisse sentir que les peines & les dégoûts.

Quel courage ne faut-il pas pour réprimer ses passions, dans un poste où il est aussi aisé de les satisfaire, que difficile de s'en garentir. Ce sont-là les ennemis qu'un Souverain doit combattre & qu'il lui est plus glorieux de vaincre, que des Peuples, dont ordinairement la défaite est plutôt dûe au hasard des batailles, qu'à la valeur qui s'est flattée de les subjuguer.

Je ne dis pourtant pas, ajouta le Brachmane, qu'un Prince ne doive avoir cette sorte de courage que vous estimez tant; mais il ne doit

s'en servir que lorsque son honneur, le bien de ses Etats & la justice l'exigent; que lorsqu'il est obligé de preférer la guerre, toute douteuse qu'elle est dans ses succès, aux tranquilles douceurs d'une paix dont le bonheur n'est jamais équivoque.

Il alloit continuer quand je pris la liberté de lui représenter, que l'Isle où nous étions étant isolée, il n'étoit pas étonnant qu'on n'y connût point cette Politique sage & éclairée, dont la principale attention doit être de se garentir de toute attaque de la part des Princes voisins & de profiter de l'occasion de

les ſurprendre, plutôt que de ſe mettre aux riſques d'en être ſurpris. Vous vous trompez, reprit-il; notre Iſle eſt iſolée, il eſt vrai, mais elle eſt immenſe; nous n'en poſſédons que la principale partie, & nous avons des voiſins qui devroient naturellement être d'autant plus jaloux de notre puiſſance, qu'il n'eſt aucun d'eux qui puiſſe l'égaler; peu redoutables chacun par eux-mêmes, ils pourroient le devenir par leur union. Mais notre ſyſtême nous met à l'abri de leurs inſultes. Par notre bonne foi nous avons gagné leur confiance, & ils ont

tant de preuves de notre déſintéreſſement, qu'ils nous croyent du moins auſſi portés à ménager leur repos, qu'ils le devroient être eux-mêmes.

Moins tranquilles entre eux, parce qu'ils ſe méfient les uns des autres, ils s'attaquent preſque toujours; & leurs guerres ſont d'autant plus cruelles, qu'elles deviennent plus opiniâtres par l'égalité de forces qui balance leurs ſuccès.

Il n'eſt que l'aſcendant que nous donne ſur eux l'opinion qu'ils ont de notre ſageſſe, qui puiſſe mettre fin à leurs malheurs. Ils prennent notre

Souverain pour arbitre de leurs querelles ; & notre Souverain, d'ailleurs aſſez puiſſant pour leur faire accepter la paix, trouve plus de gloire à la leur donner, qu'il n'en auroit à profiter de leur épuiſement, pour étendre à leurs dépens les bornes de ſon Empire.

C'eſt-là une eſpéce de Monarchie univerſelle, d'autant mieux fondée que ceux-là même qu'elle ſubjugue en effet, ſont plus empreſſés de s'y ſoumettre que les Peuples qu'ils gouvernent ne le ſont d'obéir à leurs loix.

De-là vient auſſi, que

pour la maintenir comme ils le ſouhaitent, nos troupes ſont toujours prêtes à marcher où leurs beſoins les appellent ; mais ces troupes, contre l'uſage ordinaire de celles de vos Pays, n'étant deſtinées à faire la guerre que pour la terminer, ne ſoulevent point contre nous des Nations qui trouvent leur avantage dans notre ſupériorité, & qui prêtes à ſe confédérer pour la détruire, ſi nous voulions en abuſer, cherchent au contraire à la maintenir, parce que réellement nous ne nous occupons qu'à la leur rendre utile.

Comparez donc à présent, ajouta le Brachmane, votre Politique avec la nôtre, & voyez laquelle est plus estimable, plus sûre, plus utile en effet, ou celle qu'on ne peut éviter de suspecter, parce qu'elle n'a jamais de succès qu'autant qu'elle s'applique à ne point paroître, ou celle qui se montrant à découvert, devient parmi les Nations un principe de liaison & d'amitié, plutôt qu'un motif de méfiance & de crainte.

Il est toujours vrai de dire, lui répliquai-je, que si votre Politique vous procure d'un côté de si grands avantages,

elle vous oblige de l'autre à des dépenses que ces mêmes avantages ont bien de la peine à compenser. De quelle charge, en effet, ne doit pas être à vos Peuples l'entretien des troupes que vous vous contentez de donner en spectacle, & qui, presque toujours oisives, ne combattent jamais pour vos propres intérêts ? Rien ne nous est moins onéreux, répartit le Brachmane. Ce qui nous afflige, c'est la nécessité où l'on n'est que trop souvent de les employer : voici cependant quelle est notre économie.

Si nous ne retranchons jamais rien des sommes né-

ceſſaires à l'entretien de notre Armée, nous diminuons bien ſouvent le nombre de nos ſoldats, & c'eſt dans le tems que la ſérénité commence à regner chez les Peuples voiſins, & qu'elle paroît durable. Alors nous ne conſervons ſur pied que la moitié de nos Troupes, & l'autre moitié eſt renvoyée dans les campagnes, où ſes travaux lui tiennent lieu de paye, en attendant qu'on la rappelle aux armes, qu'elle n'a quittées que pour un tems.

Les Officiers qui commandoient ces Troupes ſont renvoyés de même, & jouïſſent de la demie paye, autant

pour leur épargner la honte de déroger à leur profeſſion par la néceſſité de vivre, que pour les retenir dans le Service, auquel ils ſe ſont rendus néceſſaires par la longue expérience qui les y a formés.

Je ne vous comprens point, lui dis-je; je vois de l'économie d'un côté, & je n'en vois point de l'autre. Vous ceſſez de donner aux Troupes, & vous ne diſcontinuez point de fouler vos Sujets. Que devient donc le reſte de l'argent que vos ſoldats conſumoient avant leur réforme, & qu'on ne ceſſe de lever ſur vous, comme

aussi nécessaire que si l'Armée subsistoit en entier ? Le laisse-t-on oisif dans le Trésor du Prince, ou le Prince l'employe-t-il à d'autres usages qu'à ceux auxquels il est destiné ?

Ni l'un, ni l'autre, me dit le Brachmane. Cet argent, toujours exactement porté dans la caisse militaire, est remis à des Villes marchandes, qui le faisant circuler dans le commerce, l'employent à leur profit, & en augmentent le fonds par l'intérêt qu'elles en payent. Cet intérêt fixé à trois pour cent, & qui en aucun tems ne hausse ni ne baisse, n'est pas

ſi fort qu'il puiſſe abſorber le gain de l'induſtrie qui le paye, ni ſi foible qu'il ne ſoit utile aux vues qui le font exiger. Ainſi, tant que la Paix ſubſiſte dans notre Iſle, les ſommes deſtinées à la Guerre qui doit l'y rappeller, augmentent inſenſiblement.

Dans ce cas de Guerre, les divers Capitaux confiés aux Villes qui en répondent, rentrent tout d'un coup dans les coffres d'où ils étoient ſortis; les Légions émancipées reviennent chacune ſous leurs Drapeaux, avec les Officiers congédiés qui les y ramènent; & ſans que l'on

ſoit obligé de lever de nouveaux Régimens, trop foibles à l'égard des vieux corps qu'on a eu ſoin de conſerver; ſans même qu'il ſoit beſoin de mettre de nouvelles contributions ſur le Peuple, ou de contracter des dettes toujours onéreuſes à l'Etat, nous nous trouvons prêts ſur le champ d'en impoſer par nos armes à qui que ce ſoit d'entre les Princes de notre Iſle, qui veut troubler le repos de ſes voiſins.

Voyez donc à préſent, continua le Brachmane, ſi les impôts que nous payons pour l'entretien de nos Troupes, doivent nous être auſſi

à charge que vous le penſez; & s'il n'eſt pas vrai que, dans le ſyſtême de vos Gouvernemens, une année de vos Guerres vous coute plus cher, que ne feroient dix années des nôtres, ſi nous étions obligés de les continuer ſi long-tems.

Je vous l'ai déja dit, & je le répéte encore, ajouta-t-il, nous ne prenons point les armes pour conquérir des Places, des Provinces, des Etats; & vous concevez bien qu'une Guerre eſt bientôt finie, quand on ne s'y propoſe d'autre avantage que de la finir au plutôt. Auſſi les taxes qu'on exige

de nous pour être en état de la faire, une fois payées, on ne nous demande rien de nouveau pour la soutenir; & ces taxes auxquelles on s'attend tous les ans, & sur lesquelles par conséquent chacun a soin de régler ses autres dépenses, sont en effet si modiques, soit par elles-mêmes, soit par leur exacte proportion avec les facultés des contribuables, soit par les ressources qu'on a d'en augmenter le produit à la faveur du commerce des Villes à qui on les rend en quelque sorte presque aussitôt qu'elles les ont fournies, qu'il n'est aucun de nous qui

ne les donne avec joye; d'autant plus qu'il les regarde comme le gage de son repos & de son bonheur.

Au reste, dit-il encore, pour ne vous laisser rien ignorer de ce qui concerne nos Troupes & nos Armées, je dois vous observer qu'on n'y achete point l'honneur de servir le Prince; que la faveur n'y donne point les grades, & qu'ils n'y sont accordés qu'à l'ancienneté du Service, qui suppose toujours, sinon l'ardeur & la force d'une jeunesse hardie & bouillante, du moins plus de justesse dans les projets, plus de sang froid dans les

dangers, plus d'habitude à commander, plus de désir de bien faire. De cette sorte on n'entend dans nos Camps ni plaintes, ni murmures : chaque Officier, content du poste qu'il occupe, attend sans inquiétude l'avancement qui ne peut lui manquer ; & jamais il n'est contraint dans des combats singuliers d'exposer sa vie, ou pour faire expier à un autre le bonheur d'une supériorité dont il est jaloux, ou pour se soutenir lui-même contre l'envie de ses semblables dans un grade qui les met au-dessous de lui.

J'ajouterai que nos Troupes répandues dans les di-

verses Provinces, y campent tous les ans, pour les maintenir dans l'exercice des armes ; & que pour ne pas doubler inutilement les emplois, elles n'ont alors, ni en aucun autre tems, d'autres Inspecteurs que les Généraux mêmes qui les commandent, qui, chacun dans leur Département, les connoissent mieux, & qui ont aussi en effet plus d'intérêt de les connoître.

La désertion, si commune dans vos Etats, nous l'évitons par un moyen presque infaillible.

Nous donnons à nos Soldats un sol par jour au-delà

de leur paye ordinaire ; mais ce ſol, nous le retenons pour en faire une maſſe, qu'on leur remet à l'expiration de leur engagement, comme une récompenſe de leur Service. Cet engagement, pour le dire en paſſant, ne ſe prolonge jamais au-delà de ſon terme, & l'on eſt auſſi exact à licentier un Soldat, quel qu'il puiſſe être, qui a fait ſon tems, qu'à lui rendre compte du dépôt qu'on lui a réſervé, & qu'il a droit d'exiger. Ne croyez pas que ce dépôt périſſe avec lui, s'il vient à périr lui-même. En ce cas, on le remet à ſa famille; & cette deſtination,

toujours immanquable, eſt encore un motif à nos Soldats de ne pas abandonner les Drapeaux ſous leſquels ils ſont obligés de combattre.

Pour remplir le nombre de ceux qu'on n'a plus droit d'y retenir s'ils n'y veulent reſter d'eux-mêmes (car ſouvent l'habitude au Service leur en fait une néceſſité) on a des recrues toutes prêtes, que nos Provinces ſont obligées de fournir, & qui n'en ſont que mieux choiſies, parce qu'elles ne ſont point à la charge des Officiers. Ceux qui les commandent n'ont d'autre peine que de les exercer, d'en fournir les Ré-

gimens aufquels elles font deftinées, & à mefure qu'ils les livrent, d'en exiger d'autres pour les inftruire, & les tenir également en réferve pour le befoin. Ces Compagnies, tant qu'elles reftent en l'état & fur le pied de Milices, ne font point de Service où elles font; mais il eft rare que pour l'adreffe & la valeur on puiffe les diftinguer des anciens Corps, dès qu'elles y font incorporées.

Il ne reftoit au Brachmane qu'à m'expliquer la Tactique dont on ufoit dans fon Pays, & que je m'imaginois bien devoir être auffi différente de la nôtre, qu'étoient

différens de nos ufages ceux qu'il venoit de me détailler. Mais, foit qu'il ne fût pas verfé fur cette matiére, foit qu'il crût inutile dans une premiére entrevûe de s'étendre fur autre chofe que fur les loix générales de fa Nation pour m'en faire connoître la Politique, il tomba tout d'un coup, & je ne fçai comment, fur la maniére dont on y adminiftroit les Finances; & ce fujet me parut à moi-même trop intéreffant pour n'y pas donner une attention particulière.

L'ordre établi dans nos Finances, me dit-il, confifte principalement en trois cho-

ſes. La 1e, à les régler proportionnément & ſans injuſtice; la 2e, à les recevoir ſans altération & ſans mécompte; la 3e, à les ménager de maniére que la dépenſe n'en excéde jamais le produit.

Quant au premier article, il eſt vrai de dire que nos Souverains, dans les contributions qu'ils nous impoſent, uſent à peu près d'autant d'économie qu'un particulier, qui, n'ayant que ſes terres pour ſubſiſter, les cultive ſans négligence, n'a garde de les épuiſer par trop d'avidité, & dans la crainte de manquer du néceſſaire ſe

prive ſouvent du ſuperflu. Toutes nos Provinces ſont impoſées, & juſqu'aux moindres de nos Diſtricts; mais il n'en eſt point qui ne le ſoit dans une juſte proportion de la qualité de ſon terroir, de l'induſtrie qu'on y exerce, des biens dont on y jouït. Aucune ne l'eſt au-delà de ſes facultés; il n'en eſt même point qui le ſoit autant que ſes facultés le permettent. Il eſt juſte en effet, & il eſt même utile, qu'il reſte toujours une certaine aiſance parmi les Sujets qui ſont l'unique ſource des revenus du Prince. S'ils doivent porter le joug, il ne faut point auſſi

que le joug les écrase ; & il est plus séant & plus glorieux à celui qui le leur impose, qu'ils le portent avec plaisir qu'avec dégoût & répugnance. C'est un grand revenu pour un Prince, que l'amour de ses Sujets.

Le second article n'est pas moins important que le premier. On leve nos contributions sans le ministere d'aucun de ces Receveurs, de ces Trésoriers, de ces Officiers, gens toujours aussi affamés qu'inutiles, qui ne sçavent puiser dans les sources que pour les étancher, & qui, sous prétexte d'enrichir le Prince, ne l'oppri-

ment pas moins par leurs rapines, que les Peuples qu'ils ruinent par leurs vexations.

Plus attentifs au troisième article qu'à tous les autres, nous nous appliquons à sçavoir exactement à quoi peuvent monter tous les ans nos dépenses publiques ; nous mettons ensuite en réserve les sommes qu'on doit y employer, & nous ne touchons à ce dépôt que pour satisfaire, selon les besoins, à la destination qui en a été faite. Le Roi lui-même s'est fait une loi de cette sage destination, & croit que rien ne lui appartient, ou pour l'en-

tretien de sa maison, ou pour ses plaisirs, ou pour ses largesses, que ce qui reste au-delà de ces fonds absolument nécessaires pour le bien & l'intérêt de son Etat.

Le plaisir que je goûtois aux discours du Brachmane, & dont il ne pouvoit manquer de s'appercevoir (car je n'osois plus l'interrompre comme j'avois fait tant de fois) ce plaisir l'engagea sans doute, pour achever de me donner une notion précise de la Politique de son Pays, à me parler encore de la façon dont on y administroit la justice.

Comme il n'est pas plus pos-

sible que par-tout ailleurs, me dit-il, que notre Souverain puisse l'exercer lui-même, il y a commis des gens habiles qui la rendent gratuitement. Avant lui, nos charges de Magistrature étoient à l'encan, pour ainsi dire; & ceux-là seuls en paroissoient les plus dignes, qui avoient plus d'argent pour les acheter. Les talens, qui par une déplorable fatalité ne sont jamais plus grands que dans l'indigence, comme si l'indigence, qui a le don d'évertuer le génie, pouvoit seule les faire acquérir, les talens ne parvenoient presque jamais à ces charges; &

ce qui eſt plus malheureux encore, le droit d'exercer la juſtice, n'entraînoit que trop ſouvent l'uſage de la vendre pour ſe dédommager de ce qu'elle avoit couté.

Ce déſordre qui portoit la corruption dans les jugemens, & qui ne laiſſoit pas d'éclater malgré la chicane, qu'on n'avoit ce ſemble inventée que pour en couvrir l'iniquité, ce déſordre n'exiſte plus dans nos Tribunaux. Les places en ont été miſes au concours, & le mérite ſeul peut y prétendre. Ce ne ſont plus les Plaideurs qui payent leurs Juges, c'eſt le Souverain qui les

gage & les entretient; mais en même tems ſa vigilance les éclaire, ſa ſageſſe les récompenſe ou les punit, & ſon autorité borne leur pouvoir pour empêcher qu'ils n'en abuſent. Leur nombre même eſt fixé dans chaque Tribunal, notre Prince ayant reconnu que la multitude des Juges ne ſert qu'à mettre de la confuſion dans les opinions, & prolonger des affaires dont le retardement eſt preſque toujours auſſi préjudiciable à ceux qui ont droit de les ſoutenir, qu'à ceux qui n'ont aucune raiſon de les pourſuivre.

Il n'étoit pas poſſible,

continua le Brachmane, que l'ordre étant établi dans toutes les parties de notre Gouvernement, il ne le fût aussi dans tous les détails qui concernent les biens & la fortune de nos Peuples.

Vous n'ignorez pas, me dit-il encore, que l'adminis-tration générale d'un Etat roule essentiellement sur quatre chefs principaux, qui sont la Guerre, la Finance, la Justice & la Police. Semblables en quelque sorte aux quatre élémens qui sont dans la nature, & qui l'entretiennent par leur accord, ces quatre chefs bien ordonnés, & dans un rapport exact les

uns avec les autres, soutiennent un Royaume, & lui donnent autant de vigueur & de force que d'éclat & de majesté.

Dans cette persuasion nous avons établi dans chacune de nos Provinces une espéce de Régence, composée de quatre personnes de la Province même, dont la prudence égale la vertu, qui joignent à l'habileté l'amour du travail, & qui ajoutent à toutes ces qualités un tendre amour pour la Patrie. Ces quatre personnes forment un Conseil, auquel préside un Intendant, homme de confiance, dont la fonc-

tion est d'y maintenir l'ordre & d'observer que rien ne s'y passe contre les intérêts du Prince & de l'Etat.

Chacun de ces Conseillers, car c'est ainsi qu'on les appelle, a son département à part. L'un a soin de ce qui concerne le militaire de la Province; l'autre a l'inspection sur la finance; celui-là veille sur l'administration de la justice, & le dernier doit s'informer exactement de tout ce qui regarde la police.

Leur travail, utile en lui-même, ne le seroit pourtant pas assez, s'il ne répondoit à un centre commun, qui le dirigeât au bien général du

Royaume. De-là vient aussi que ces Conseillers relevent de quatre Ministres qui ne quittent jamais la personne du Roi, & qui ont chacun la direction générale d'un des quatre Départemens dont nous avons parlé. Ces Ministres composent le Conseil suprême du Souverain.

C'est à eux que les Conseillers envoyent réguliérement du fond de chaque Province les mémoires qu'ils ont dressés sur ce qui se passe qui a rapport à leur inspection; & sur ces mémoires, dont les Ministres font des extraits ausquels ils joignent leur avis, & qu'ils présentent

au Prince, le Conseil décide & fait expédier sur le champ les ordres nécessaires. Ainsi le Roi peut voir tous les jours sans la moindre confusion, l'état actuel de son Royaume, remédier aux abus qui s'y glissent presque au moment qu'on les y apperçoit; &, ce qui est plus heureux encore, éviter le désordre qu'entraîne la multitude des affaires, quand la paresse les laisse accumuler.

Surpris d'un ordre si merveilleux & dont jamais je n'eusse pû me former une idée, je rompis enfin le silence, & demandai au Brachmane, comment il avoit été

possible à son Souverain d'en former le projet, & sur-tout d'exécuter celui qu'il avoit mis dans ses finances. Je ne doutois pas en effet qu'il n'eut dû y trouver bien des obstacles de la part d'une foule de ses Sujets, intéressés, comme par-tout ailleurs, à faire leur fortune aux dépens du Prince qu'ils ont l'honneur de servir.

Un Roi, me répondit-il, qui veut le bien de ses Sujets, n'a qu'à le vouloir bien fermement pour le leur procurer, malgré les oppositions qu'il y trouve. Pour ce qui est de ses Ministres, jamais il n'eut rien à craindre de

l'avarice ou de l'ambition que vous ſuppoſez dans les perſonnes de cet état.

Parmi les grands talens que nous admirons dans notre Maître, il en eſt un que j'eſtime le plus néceſſaire aux Princes, & qui peut-être pourroit lui ſeul leur tenir lieu de tous les autres : c'eſt le diſcernement des eſprits. Notre Maître connoît les hommes, & ne ſe trompe point dans le choix qu'il en fait ; ſemblable en cela à un Artiſte habile, qui, moins guidé par l'expérience que par ſon génie, diſtingue parfaitement les inſtrumens les plus propres à réuſſir dans ſon

ſon art. Les Miniſtres qui partagent aujourd'hui ſa confiance, la méritent par leurs vertus, & ils n'en jouiroient pas, s'il s'en étoit trouvé dans l'Etat qui en fuſſent plus dignes. L'union n'a jamais ceſſé de regner entre eux, parce qu'ils ont tous à cœur le bien de la Patrie ; & leur travail, toujours aſſidu quoique toujours pénible, fait la gloire & la proſpérité du Regne ſous lequel nous vivons.

Je n'ajoûterai plus rien, me dit le Brachmane, pour vous prouver que notre Politique eſt fort au-deſſus de la vôtre, par la ſageſſe &

la ſimplicité des maximes qu'elle a établies parmi nous. Vous avez vû que nos Troupes ſont moins entretenues pour nous défendre que pour nous procurer la Paix. Vous nous avez vûs rechercher cette Paix au dehors par notre deſintéreſſement & notre bonne foi, & nous l'aſſurer au dedans par tous les moyens que peut fournir la Politique la plus exacte. En faut-il davantage....

Non vraiment, lui répliquai-je en l'interrompant avec une eſpéce de honte & de dépit; je reconnois d'excellentes choſes dans vos principes; mais, à quelque

choſe près, notre Politique n'eſt point ſi différente de la vôtre.

Si cela eſt, reprit encore le Brachmane, pourquoi n'en faites vous pas le même uſage que nous? Pourquoi ne levez vous des Troupes, que lorſque vous devez les mettre en Campagne, & qu'au lieu de prévenir l'ennemi, vous lui laiſſez prendre des avantages que vous auriez dû le réduire à vous diſputer, & qui demandent plus d'effort pour les lui arracher, qu'il ne vous en eût fallu d'abord pour le repouſſer & le battre?

Pourquoi dans l'exaction

de vos impôts, arrachez-vous, pour ainsi parler, l'arbre avec les racines, & réduisez-vous à l'extrême misere des Peuples, dont vous prétendez tirer encore de nouveaux subsides pour les besoins de l'Etat?

Pourquoi les épuisez-vous dans l'attente d'un Jugement que le bon droit réclame, & que vous ne rendez qu'en faveur de l'injustice, qui, ayant sujet de le craindre, prend enfin le parti de l'acheter?

Pourquoi votre Police varie-t-elle selon le rang & la condition des Sujets, & poursuit-elle les colombes, tandis qu'elle épargne les vautours?

Pourquoi enfin tous ces voiles épais dont vous couvrez votre Politique? Je vous ai mis la nôtre à découvert, & j'aurois peut-être trop de sujets de gémir sur le malheur de vos Peuples, si vous pouviez me montrer tous les ressorts de celle que l'on suit dans vos Païs.

Ces ressorts, que vous croyez si souverains, n'ont point entre eux cette heureuse harmonie, qui par une espéce de chaîne & de raports, que peu de gens connoissent, fait conspirer au même dessein & ramène au

même terme les différentes parties d'un tout. Ces ressorts ne sont presque jamais les mêmes ; & c'est ce qui en montre plus clairement la foiblesse & l'inutilité. Ceux que nous employons dans les divers détails du Gouvernement, & qu'il eût été trop long d'exposer à vos yeux, n'empruntent leur force que des grands principes de Politique que je vous ai développés, & qui toujours invariables, ne manquent jamais de produire un bon effet. Vous avez des loix & des maximes, il est vrai ; mais l'on diroit qu'elles se sont éteintes en vieillissant.

Vous vous en faites tous les jours au hasard, & seulement pour des fins particulières ; vous en changez selon les occurrences ; l'occasion seule vous instruit. Vous négligez des fondemens qui s'écroulent, & vous vous contentez de réparer les murs qui vont manquer d'appui. Faut-il s'étonner que les efforts mêmes que vous faites pour réparer les brêches de vos Gouvernemens, ne servent presque toujours qu'à hâter le moment de leur ruine ?

En me disant ces mots, le Brachmane me tendit la main, comme s'il n'espéroit

plus de me revoir; & il ajouta ces paroles : Adieu, cher Etranger; que la vertu soit toujours dans votre cœur, & la sincérité sur vos lévres.



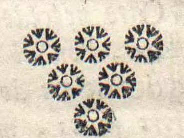
RÉPONSE A LA LETTRE D'UN AMI.



AUTRE AVIS DE L'ÉDITEUR.

AYANT fait part de la Brochure précédente à un de mes Amis, j'en ai reçu une Lettre, qui contient des Observations fort sages, mais qui m'ont donné occasion de lui faire la Réponse que je joins ici. Je cherche à y donner un plus grand jour aux idées contenues dans la Relation du Voyageur Européan, & à les montrer aussi aisées dans

la pratique, qu'elles paroiſſent utiles dans la ſpéculation. Il eſt peut-être avantageux qu'on m'ait fourni un moyen d'ajouter de nouvelles Remarques à celles qui m'avoient paru aſſez développées par le ſeul récit hiſtorique de l'Ouvrage, que j'ai cru devoir donner au Public.





RÉPONSE
A LA LETTRE
D'UN AMI.



VOUS m'avez fait plaiſir, MONSIEUR, de me communiquer vos remarques ſur l'*Entretien d'un Européan avec un Inſulaire*. Je vois par le jugement que vous en portez, que vous ne regardez pas cet Ouvrage comme fort utile, parce que vous croyez qu'il n'eſt guéres

possible de mettre en exécution le plan de l'Auteur; vous ne l'envisagez, peut-être, que comme l'amusement d'un Philosophe, ou comme la production d'un génie oisif, tout au plus comme un de ces Romans politiques dont Platon a donné l'idée.

Pour moi je n'en pense pas tout-à-fait de même; j'apperçois d'utiles vérités sous un récit qui paroît fabuleux; & il me prend envie de réaliser ici ce qui vous semble chimérique.

En effet, de quoi est-il question dans cet Ouvrage? Quel en est l'objet? On se propose de développer les vrais

principes d'un bon gouvernement. Je conviens, si vous voulez, que le voyage de l'Européan & son entretien avec l'Insulaire, n'est qu'une pure fiction; mais, à la faveur de cette fiction, l'Auteur fait parler un Sage, qui, dégagé de tout préjugé, pense avec justesse & s'exprime avec candeur. Comme il n'est éclairé que par les seules lumiéres de la raison, il s'égare quelquefois; mais on peut suppléer à ses idées, ajouter de nouvelles réflexions à ses observations particulières, les rectifier par des connoissances supérieures, étendre son systême sur certains

points, le corriger en d'autres, & par ce moyen y trouver de quoi s'instruire & en profiter.

Je considère d'abord la belle police que notre Voyageur observe dans tous les lieux par où il passe; police d'autant plus admirable qu'elle est plus efficace pour empêcher la misére & bannir la mendicité.

On avoit soin, dit-il, de réserver dans tous les Villages un certain terrain qui étoit cultivé par toute la Communauté, & dont la récolte servoit tous les ans à remplir un Magasin, que l'on n'ouvroit qu'en des sai-

sons stériles pour subvenir aux besoins des Habitans.

Sans doute un pareil établissement étoit aussi ancien que le Village même; car les champs une fois partagés entre les Particuliers, il n'eût plus été possible d'en distraire le terrain qui devoit servir de ressource au Public dans un tems d'indigence. Cet inconvénient se trouve parmi nous. Chaque arpent de terre a son Propriétaire, & aucun Paysan ne consentiroit (quand même il s'agiroit du bien public) qu'on retranchât quelque chose du terrain qui lui appartient, & qui d'ordinaire suffit à peine à l'entretien

de ſa famille. Les Seigneurs des terres pourroient eux ſeuls ſe deſſaiſir à cette fin d'une modique portion de leurs biens & l'abandonner à la Communauté; mais qui pourroit les forcer à ce don? Et au point où le luxe eſt monté parmi nous, les Seigneurs les plus riches ne ſe croyent-ils pas pauvres dans le ſein même de l'opulence?

Un moyen que j'imagine pourroit nous rendre auſſi heureux que les Habitans de Dumocala; ce ſeroit d'engager chacun de ceux qui poſſédent des terres dans un Diſtrict, de donner tous les ans la centiéme partie de leur ré-

colte, qui ſeroit miſe en réſerve dans un Magaſin public, pour les beſoins urgens de ce même Diſtrict. Une rétribution ſi modique ne ſeroit à charge à perſonne & deviendroit néanmoins conſidérable par le grand nombre de ceux de qui on l'exigeroit. Le plus pauvre ne pourroit refuſer cette portion de grains, puiſqu'il la retrouveroit dans ſon beſoin, peut-être plus ſûrement que s'il l'eût gardée chez lui pour ſon uſage. Ce n'eſt pas même ſur ce centiéme ſeul qu'il pourroit compter, il auroit part à celui des autres; & les grains qu'il auroit fournis

dans une année heureuse ; sans presque s'en ressentir, il les recevroit avec usure, lorsque la récolte viendroit à manquer ; mais lorsqu'elle seroit abondante, le Magasin public en seroit augmenté, & on multiplieroit sans peine les provisions nécessaires pour les années stériles.

Ce que je dis ici est si aisé à établir, que je ne puis comprendre comment chaque Communauté ne pense point à l'exécuter pour son propre intérêt. Qu'arrive-t-il en effet? S'il vient une année abondante, on en abuse en quelque sorte; on cherche au plûtôt à se défaire de ce qu'on a re-

cueilli; on répand les bleds partout où l'on peut les mieux vendre; les chefs de la Communauté deviennent souvent eux-mêmes d'avides Négocians de cette précieuse denrée; & les greniers se trouvent vuides lorsque la terre vient à se ressentir du dérangement des saisons. Alors, ou la famine se répand dans les lieux-mêmes où l'on auroit pu la prévenir, ou le prix excessif des grains fait augmenter celui de toutes les autres denrées; le Peuple souffre, tout un Royaume gémit, & combien n'en coûte-t-il pas pour ramener dans chaque Province une partie

des bleds qui en étoient sortis ?

Souvent l'Etranger nous revend les nôtres mêmes au double de ce qu'il les avoit achetés ; ce n'est aussi qu'à ce dessein qu'il en avoit fait emplette ; car telle est son industrie, il profite également de notre abondance & de notre disette ; il reçoit nos denrées à un prix modique, & par le prix qu'il met à ce qu'il nous en redonne, il trouve le secret de ne rien dépenser pour celles qu'il consume & de s'enrichir à nos dépens par le moyen de celles qu'il ne peut consumer.

Je ne prétends pourtant

pas qu'après une récolte abondante, il soit défendu à un Propriétaire de conserver ses grains pour un tems où il pourroit en manquer ; mais quels motifs engagent pour l'ordinaire à les mettre en réserve ? On ne le sçait que trop. De riches particuliers en amassent à vil prix, & ne les vendent qu'au tems d'une extrême disette, moins pour soulager les Peuples, que pour se prévaloir de leur misere, & s'enrichir aux dépens du Public.

A tous ces maux si connus & trop fréquens, je ne vois qu'un reméde. C'est un Magasin établi dans chaque con-

trée, ſelon le projet que je viens de marquer.

Par ce moyen, malgré la diverſité des ſaiſons, les années ſeroient, pour ainſi dire, toujours les mêmes, & le bled ſeroit toujours au même prix.

Suivons notre Voyageur juſqu'à la Capitale. Ce qui dès l'entrée excita le plus ſon admiration, ce furent deux édifices publics, dont l'un étoit deſtiné à l'inſtruction de la jeuneſſe, & l'autre à l'entretien des ſujets du Royaume, devenus par leur grand âge incapables de ſervir l'Etat.

Rien n'eſt plus ſage que de pareils établiſſemens. Tous les Citoyens doivent contribuer

au bien de la Patrie; ils ſont faits pour la ſervir, & il eſt autant de ſon intérêt de les en rendre capables, qu'il eſt de ſa juſtice de pourvoir aux beſoins de ceux qui ſe ſont épuiſés en la ſervant. L'attention qu'on a pour ceux-ci devient même un engagement à ceux-là de ne jamais lui refuſer leurs ſervices.

C'eſt dans cette vûe que ſont établis nos Colléges & nos Hôpitaux; mais il y a cette différence entre ce que nous pratiquons & ce qu'on a ſuppoſé dans Dumocala, c'eſt que nos jeunes gens ne profitent guères dans nos

Colléges, & que la plûpart de nos Hôpitaux ne peuvent entretenir qu'un très-petit nombre d'indigens. Nous ne considérons pas que toutes les familles du Royaume forment comme une pépiniére d'arbrisseaux, dont aucun ne peut porter de bons fruits, s'il n'est transplanté dans un terroir qui convienne à son espéce, & si, dans ce terroir même, il ne reçoit une culture proportionnée à la qualité de la séve qui doit le faire profiter. Nous envoyons indifféremment nos enfans dans des Ecoles où l'on ne donne à tous qu'une instruction commune. Au lieu d'é-

tudier leur génie & de le suivre, nous le forçons: & pour des connoissances qu'ils n'acquerreront jamais, nous étouffons en eux les talens que la nature leur a donnés, & qu'ils pourroient perfectionner sans peine. De-là tant de mauvais Sujets dans l'Etat; la plûpart, disciples oisifs dans les Colléges, en sortent sans avoir presque rien appris; & ne se doutant même pas de leurs dispositions naturelles, qui les auroient distingués si elles avoient été bien cultivées, ils ne servent qu'à faire nombre dans leur Patrie, lui deviennent à charge par leur inutilité, ou la

deshonorent par leur libertinage.

Il ſeroit à ſouhaiter qu'il n'y eût dans chaque Province du Royaume qu'un ſeul Collége, où des Profeſſeurs habiles dans toutes les Sciences & des Maîtres expérimentés dans tous les Arts, ſeroient gagés par l'Etat & obligés d'inſtruire la Jeuneſſe. Leur premier ſoin ſeroit d'examiner l'inclination & la portée de chacun des Sujets qu'on leur préſenteroit; ils employeroient quelque tems à cet examen, &, durant cette eſpéce de Noviciat, on verroit percer le talent des jeunes Eleves. Ce talent une fois

connu, on s'appliqueroit à le cultiver, & on ne riſqueroit jamais d'en employer aucun (ſi j'oſe parler ainſi) contre le gré de la nature; les progrès dans les Sciences & les Arts en ſeroient plus rapides, les fruits plus avantageux à la Société, les Maîtres moins excédés de peines inutiles, les divers emplois de l'Etat mieux remplis; &, contre l'uſage de nos jours, les Charges manqueroient plutôt aux Sujets, que les Sujets ne manqueroient aux Charges. Ceux qui auroient brillé d'abord dans un poſte médiocre, ne riſqueroient point de perdre leur réputa-

tion dans un poste plus éminent; les talens ne seroient que se développer en parvenant successivement à des emplois qui leur seroient propres; & comme le vrai mérite ne se connoît pas lui-même, & que la possession semble en affoiblir le sentiment, il ne seroit pas accompagné dans ces Citoyens heureusement parvenus de cette fastueuse & rebutante dureté, qui fait le plus grand supplice de tous ceux qui ont besoin de la protection des gens en place.

Je voudrois, sur-tout, qu'à force de s'appliquer aux Sciences & de cultiver les

Arts, on n'abandonnât pas le plus utile, le plus nécessaire, le plus essentiel de tous les Arts, je veux dire, l'Agriculture. Il n'arrive, en effet, que trop souvent, qu'un jeune Paysan détestant d'avance le travail où sa condition le destine, cherche à se procurer par l'étude un genre de vie plus aisé, & prend témérairement le parti de l'Eglise, ou sur l'exemple d'un Curé qu'un pareil désir a fait échapper à une laborieuse indigence, ou d'après les sollicitations d'une famille, qui croit trouver par-là une ressource à sa pauvreté, & peut-être aussi une

eſpéce de diſtinction parmi les gens de ſa ſorte.

De pareilles vocations ſont contraires au bien de l'Etat. Ceux qui ont inſpection ſur les Diocèſes & les Provinces devroient ne pas les ſouffrir.

Il n'eſt aujourd'hui, ſurtout dans les Monaſtères, que trop d'Ouvriers employés ſans talens & ſans vocation à la moiſſon de l'Evangile; il faut des Laboureurs à nos champs. Dans la plupart des Villages, leur nombre ne répond point à la quantité des terrains qui en dépendent, & qu'il importe de défricher & de cultiver. La miſere & les maladies font tous les ans

tant de ravages dans les campagnes, qu'on ne ſçauroit trop prendre de meſures pour y retenir ceux que la Providence y a fait naître. Ce n'eſt point cette eſpéce de gens qui courent d'eux-mêmes ſe dévouer au ſervice des Autels, ni, pour le dire en paſſant, cette foule de ſoldats que la miſere ou le libertinage font ſortir de leurs chaumières qui peuvent contribuer à la richeſſe de l'Etat; elle ne peut nous venir que par les mains de ces hommes, ſi vils en apparence, mais ſi reſpectables en effet, à qui nous avons abandonné le ſoin de nos terres, & qui pour un

ſalaire qui les empêche tout au plus de mourir, font vivre tous les autres Sujets du Royaume. Fermons donc l'entrée de nos Colléges à ceux que la pareſſe ou la cupidité y aménent, mais que leurs talens & nos beſoins appellent ailleurs; & encourageons l'Agriculture comme le plus grand mobile du commerce, comme la premiere ſource de la force & de l'opulence de la Nation. Je n'ai garde cependant de trop étendre la régle que je propoſe ici; il faut des Sujets à l'Egliſe & des Soldats à l'Etat; mais il importe auſſi d'empêcher le dépeuplement des

campagnes & d'y retenir tous ceux qui n'en voudroient ſortir que pour s'exempter des peines attachées à l'état où le Ciel les a fait naître.

Ce qui regarde ici l'Egliſe, me rappelle ce que l'Auteur a dit touchant la Religion. Rien n'eſt plus raiſonnable que les ſentimens qu'il ſuppoſe dans le Brachmane ſur le culte de la Divinité & ſur la ſpiritualité de l'ame. Ce Philoſophe, reconnoiſſant par les merveilles de la nature & par l'harmonie qui regne dans l'Univers, l'exiſtence d'un premier Principe & la ſageſſe de ſa Providence, en conclut la néceſſité de s'y

ſoumettre & l'obligation de l'honorer. Conſidérant enſuite qu'il eſt dans nous une intelligence, qui, ſupérieure à nos corps, préſide à leurs mouvemens & exerce des fonctions qui ne reſſemblent en rien à celles qui leur ſont propres, il tire du ſentiment qui nous anime de ſolides preuves de la ſpiritualité de l'ame. En effet, dans le repos même de la nuit, quand nos ſens ſont liés par le ſommeil, notre ame penſe, elle paſſe rapidement d'un ſujet à un autre, elle ſe transporte par ſes penſées de la terre aux Cieux; ſommes-nous éveillés, elle ſe replie ſur elle-

même, elle réfléchit ſur ſes propres idées, elle compare & délibère, elle raiſonne, elle ſe détermine; or, qu'on me donne une matiére autant ſubtile qu'on voudra, qu'on la partage, qu'on la diviſe, qu'on la multiplie, qu'on l'arrange, qu'on l'échauffe, qu'on la raffine tant qu'on voudra, qu'on lui donne telle forme, telle figure, telle chaleur, tel mouvement, telle couleur qu'on voudra, on n'en tirera jamais une penſée, un doute, une délibération, un raiſonnement, une réſolution, un diſcours. Notre ame eſt donc une ſubſtance d'une nature bien diſtincte

de la matiére, bien élevée au-dessus de la matiére, & par conséquent elle peut donc agir & subsister indépendamment de la matiére.

Voilà tout le fond de la religion des Dumocaliens; ils adorent le Créateur, ils respectent sa puissance, ils craignent sa justice, ils sont persuadés qu'il y aura dans une autre vie des châtimens pour l'ingratitude, pour le mensonge, pour la calomnie, pour l'injustice, pour le parjure, & des récompenses pour la tempérance, pour la bienfaisance, pour l'équité, pour la probité, pour l'hospitalité. De-là naît parmi eux

l'amour de l'ordre; l'amour de l'ordre inspire la subordination aux Loix; la subordination aux Loix impose des devoirs; l'accomplissement des devoirs fait le mérite des bons Citoyens; & du mérite des bons Citoyens dépend la prospérité de l'Etat. Voilà ce que les Brachmanes ne cessent de prêcher à Dumocala; ils enseignent & recommandent, sur-tout, la soumission à l'autorité du Prince; le Prince & ses Ministres respectent & protégent la Jurisdiction des Brachmanes; ces liens réciproques réunissent indivisiblement les intérêts mutuels des deux Puissances, &

assurent le repos de la Nation.

De tous ces principes différens les Dumocaliens ont tiré des conséquences justes, dont ils ne s'écartent point, & qui sont devenues parmi eux les régles fondamentales d'un Gouvernement aussi sage que le peut être un Gouvernement qui n'a que la raison pour guide, & qui ne peut trouver dans la raison seule des remédes contre toutes les illusions de l'erreur & contre toute la contagion des vices. Heureux, si éclairés par les lumiéres surnaturelles de la révélation, ils avoient, comme nous, une Religion

toute divine, pour épurer leurs mœurs, pour sanctifier leurs actions, pour perfectionner leur Politique. Il eût été à souhaiter que notre Voyageur eût instruit à son tour le Brachmane; mais peu fait à dogmatiser, comme il le dit lui-même, & ne pouvant se flatter que le Brachmane eût en lui assez de confiance pour se laisser persuader, n'ayant même que quelques jours à rester dans ces contrées inaccessibles, il crut sagement devoir se borner à prier intérieurement le Seigneur d'opérer par ses graces ce qu'il n'osoit présumer de faire par ses discours.

Une des choſes qui me frappe le plus dans la façon de penſer du Brachmane, c'eſt ſa répugnance pour tout commerce avec les étrangers: il ſe complaît à voir les Peuples de ſon continent ignorer les mœurs & les uſages des autres Nations, & il attribue à cette ignorance la tranquillité dont ils jouiſſent.

Ce que penſe le Brachmane à cet égard, nos Peres le penſoient autrefois. L'amour du gain nous a conduits au-delà d'une infinité de mers, qu'ils ne connoiſſoient ni ne ſe ſoucioient de connoître; & combien ces voyages, d'ailleurs ſi dangereux, n'ont-

ils pas été funeſtes à toute l'Europe! L'or & l'argent qu'on en a rapportés ne nous ont-ils pas appauvris en quelque ſorte? Nos beſoins n'ont-ils pas augmenté avec nos richeſſes? Et quelles richeſſes peuvent ſuffire à tous nos beſoins?

Tel de nos ayeux content du revenu de ſes terres, vivoit dans une honnête abondance, qui à préſent éclipſé par les fils de ſes domeſtiques, ne paroîtroit auprès d'eux que ce que ceux-ci étoient à ſon égard; & tel de ces nouveaux parvenus, plus malheureux que ſes Peres parce qu'il eſt plus riche, a

réellement plus de peine à vivre dans ſon opulence, que ſes Peres n'en avoient à ſubſiſter dans leur médiocrité.

Nos ancêtres trouvoient dans ce qui leur étoit ſimplement néceſſaire une eſpéce de ſuperflu; & nous qui ne regardons ce ſuperflu que comme un ſimple néceſſaire, ne ſommes-nous pas effectivement moins riches qu'ils ne l'étoient? Ainſi l'accroiſſement des biens a porté l'indigence dans nos contrées. Ainſi les nouveaux pays que notre avarice intrépide à découverts, ſe ſont vengés de nos rapines par le luxe que leurs tréſors ont enfanté par-

mi nous; & combien d'autres maux ces tréſors inutiles n'ont-ils pas amenés avec eux?

Quelle différence entre la longue vie de nos Peres & la courte durée de la nôtre, entre la force de leur tempérament raffermi par leur ſobriété, & la foibleſſe de nos corps épuiſés par notre intempérance & par notre molleſſe!

Quel contraſte entre nos mœurs & les leurs? Il eſt vrai qu'en tout tems les hommes ont eu les mêmes paſſions, les mêmes déſirs, des ſentimens à peu près ſemblables; mais nos ancêtres moins vifs,

moins légers, moins bisarres, moins avides de changement & de nouveautés, plus modérés & plus simples, ne rafinoient point comme nous sur les plaisirs, rougissoient de leurs foiblesses, ne faisoient pas trophée de leurs desordres; ils respectoient les droits de la nature, les règles de la bienséance, les loix de l'honneur; ils ne soumettoient point comme nous les maximes de la Religion aux frivoles lueurs d'une raison corrompue par la volupté; ils ne prenoient pas un effronté Pyrronisme pour de l'esprit, les graces de la mode & du caprice pour du mé-

rite, & une politesse apprêtée pour l'unique devoir de la société.

Je me représente ici la conduite des habitans de Dumocala, semblable à celle des Béotiens, chez qui se refugiérent les derniéres vertus pratiquées dans Athénes, d'après les enseignemens des Licurgues & des Solons. L'ignorance & la grossiereté des Béotiens les préservérent de la contagion qui s'étoit répandue dans l'Attique; & c'est aussi à une pareille ignorance & à l'heureuse simplicité qui l'accompagne d'ordinaire qu'on doit attribuer les vertus morales des Dumocaliens.

L'Auteur ajoute, que l'extrême difficulté de pénétrer dans leur Iſle, empêchoit leurs mœurs de ſe corrompre. Il fait entendre, que ne pouvant eux-mêmes franchir les mers qui leur ſervoient de barriére, il ne leur étoit pas poſſible d'échanger l'âpreté mâle & vigoureuſe de leur caractère, contre cette futile délicateſſe de génie, contre cette urbanité lâche & artificielle, qui dans les autres Nations énerve les ſentimens plus qu'elle ne les adoucit, & les amolit plus qu'elle ne les humaniſe.

Il eſt bien certain, en effet, que les Peuples ſe gâtent mutuellement

mutuellement par le commerce qui les fait communiquer les uns avec les autres. Nous pouvons en juger par notre liaiſon actuelle avec nos voiſins. De ces Royaumes où nous ſommes dans l'habitude de répandre la frivolité de nos modes, qu'avons-nous rapporté juſqu'à préſent, que des problêmes hardis ſur la Religion, des doutes biſarres ſur les devoirs de l'homme, des paradoxes injurieux à l'autorité des Rois, un mépris indécent pour les bienſéances, une funeſte indifférence pour la Patrie, pour la ſociété, pour la vie même; qu'une

Philoſophie enfin, qui ne fait tout dépendre des ſeuls reſſorts de la nature, que parce qu'elle ne les connoît pas, & qui ne ſe vante de les connoître, que pour autoriſer les paſſions, & leur permettre indifféremment tout ce qui peut les ſatisfaire.

Ce malheur, que je déplore & qui s'accroît tous les jours parmi nous, me porteroit preſque à déſirer, que notre Royaume fût auſſi inacceſſible qu'on nous repréſente celui de Dumocala; il ſeroit du moins à ſouhaiter que des barriéres auſſi impénétrables entouraſſent nos cœurs pour y fermer l'entrée

aux paſſions, & nous mettre à l'abri de la funeſte contagion des mauvais exemples; nous verrions ſe briſer à nos piés la fougue impétueuſe des erreurs & des vices, & tous ces preſtiges malheureux, qui ſemblent ne ſe produire ailleurs, que pour venir s'établir dans nos climats, y prendre un air de fineſſe & d'agrément, & refluer enſuite dans leur propre terrain avec plus de malignité, qu'ils n'en avoient apporté dans le nôtre. Peut-être de cette façon recouvrerions-nous l'aimable ſimplicité & la candeur naturelle de nos anciennes mœurs; & puiſqu'effecti-

vement, ſans ſortir de chez nous, nous trouvons tout ce qui peut nous ſuffire, qu'avons-nous beſoin d'aller chercher ailleurs un ſuperflu qui ne nous ſuffit jamais?

Je connois cependant les avantages du commerce, & bien loin de le proſcrire, je voudrois l'encourager; mais je voudrois auſſi modérer en nous cet ardent amour des richeſſes & cette téméraire ambition qui ſert à l'enflâmer. Nous déſirons ſur toutes choſes & plus qu'aucun autre Peuple, des honneurs, des préférences, des diſtinctions. Rarement elles ſont parmi nous le partage du

Citoyen pauvre, qui n'a que du mérite & des vertus; l'homme riche plus répandu, plus accrédité, plus capable de ſoutenir la prééminence des rangs, plus près de ceux qui les diſtribuent, ne manque preſque jamais de les obtenir.

La vertu, quelqu'indigente qu'elle ſoit, peut percer aiſément dans un Etat Républicain. Un pareil Etat n'étant fondé que ſur un principe d'égalité, chaque Citoyen peut y aſpirer aux mêmes avantages, & l'intérêt commun demande, que celui-là les obtienne qui peut ſervir la Patrie plus utile-

ment. Il n'en eſt pas de même dans cet Etat Républicain de la vertu qui ſe trouve au milieu de l'abondance ; le riche choque & détruit l'égalité par ſes richeſſes ; & eût-il les plus rares talens, on craindroit qu'il ne les employât à groſſir ſon opulence, déja trop dangereuſe par le pouvoir qui l'accompagne & dont il eſt ſi difficile de ne pas abuſer.

Ce n'eſt que dans les Monarchies que le mérite négligé par la fortune, l'eſt preſque toujours par le gouvernement. Mais quelque grand que ſoit le malheur d'un Etat, où l'on ne parvient d'ordi-

naire aux honneurs que par les richeſſes, on doit convenir néanmoins avec notre Auteur, de la préférence qu'il donne à l'Etat Monarchique ſur l'Etat Républicain ; c'eſt en cela particuliérement qu'il paroît plus attentif à ſuivre ſon objet, qui n'eſt autre que de nous montrer tout ce qui peut faire le parfait bonheur des Hommes.

Ciceron, tout Républicain qu'il étoit, & plus Républicain qu'aucun des Romains de ſon ſiécle, dit : Que la force d'un Peuple qui ſe gouverne lui-même, eſt à la vérité plus prompte, mais

plus aveugle, parce que dans ſa fougue il ne connoît aucun des dangers où il s'expoſe. Un Chef au contraire, (ajoute-t-il) ſur qui roulent uniquement toutes les affaires en craint les mauvais ſuccès. Reſponſable de ſes entrepriſes, il les pèſe au poids de la raiſon, il s'aide de ſon expérience & des conſeils d'autrui, & il n'abandonne rien au hazard de tout ce qu'il peut ſoumettre aux régles de la prudence.

On pourroit ajouter à l'idée de Ciceron, que le peuple n'exécute preſque jamais qu'avec une extrême lenteur ce qu'il a réſolu avec tant de

promptitude; & qu'un ſeul Chef qui n'a qu'à commander pour être obéï, compenſe toujours, par la rapidité de l'exécution, le tems qu'il a mis à digérer un projet utile.

Il en eſt des Monarchies comme de ces machines dont la ſimplicité fait la perfection. Plus de reſſorts & de mouvemens paroîtroient leur donner plus de jeu, & ne ſerviroient qu'à en diminuer la juſteſſe & la force.

Joignons à ces avantages de l'Etat Monarchique, la liberté dont on y jouit, & que notre Auteur eſtime plus, avec raiſon, que celle dont

on se flatte si fort dans les Républiques. Qu'est-ce, en effet, que celle-ci, qu'une indépendance outrée, qui, prétendant pouvoir faire tout ce qu'elle veut, trouve en opposition le même droit dans chaque sujet de la société dont il est membre? Or, ce pouvoir, égal en tous, & que chacun peut envier à l'autre & enchaîner en effet, ce pouvoir ne subsiste réellement en aucun, & mérite moins le nom de liberté que celui d'oppression & de tyrannie.

La vraie liberté, c'est de pouvoir faire tout ce que les Loix permettent, & de ne

pouvoir être contraint de faire ce qu'elles ne permettent point. C'est cette liberté qui fait la sûreté des Citoyens & qui les empêche de se craindre les uns les autres; & c'est précisément celle qu'on goûte dans les Monarchies; c'est elle qui en affermit la constitution & qui fait aussi la tranquillité du Prince qui les gouverne.

Qu'on ne pense pas, en effet, que la liberté d'un Souverain soit différente de celle de ses Peuples; il ne lui est pas permis de vouloir tout ce qu'il peut; il est obligé, comme eux, à ne vouloir que ce qu'il doit. Dans cette dispo-

ſition, il n'a rien à craindre de ſes Sujets, & ſes Sujets l'aiment plus qu'ils ne le craignent; exemt de toute inquiétude, il vit au milieu d'eux avec confiance; tout le bonheur qu'on reſſent dans l'Etat, on le lui attribue; toutes les punitions qu'il ordonne, on les met ſur le compte des Loix. Perſuadé que ce qui régle ſon pouvoir, l'affermit, il ne penſe jamais à l'étendre. L'autorité des Loix eſt le fondement de la ſienne; leur accompliſſement fait ſa ſûreté, il y trouve ſa gloire: gloire bien ſupérieure à celle que recherchent communément par les armes ces

Princes, qui ſous les moindres prétextes de bienſéance ou d'utilité, & par le ſeul motif d'étendre leurs limites ou de ſignaler leur valeur, ne reſpirent que la guerre. Véritablement cette eſpéce de gloire peut augmenter leur puiſſance ou leur réputation; mais elle coûte trop cher à l'humanité dont elle répand le ſang. Les Souverains ne ſont-ils donc les Chefs, les Protecteurs, les Peres des autres Hommes, que pour les ſacrifier à leurs paſſions? Et ne doivent-ils pas gémir de les y contraindre dans les occaſions mêmes où l'exige indiſpenſablement la conſervation de l'Etat?

C'eſt ici principalement que j'admire la ſage conduite des habitans de Dumocala. Avec des forces capables d'étendre leurs frontières, ils ſe contentent de les défendre contre l'invaſion de leurs voiſins; leurs armées ne ſont toujours prêtes à faire la guerre que pour l'éviter. Par cette ſituation impoſante, leur inaction devient réellement plus utile, que ne pourroient l'être les combats les moins douteux, que les conquêtes mêmes les plus heureuſes.

Ce qui pourroit paroître onéreux dans cet Etat, c'eſt la dépenſe toujours la même

pour l'entretien de l'armée pendant la paix: Tems heureux & ſi déſirable ailleurs, durant lequel un ſage gouvernement cherche à ſe dédommager des dépenſes qu'il a faites pour la levée & pour l'entretien des Troupes qu'il étoit obligé d'avoir ſur pied. Mais à Dumocala, quoiqu'en retranchant par la réforme la moitié des ſoldats, on ne diminue rien de la paye entiére de l'armée, l'Etat n'en ſouffre aucun dommage, & n'en eſt même en quelque ſorte que plus heureux, puiſque la moitié de cette paye étant miſe dans le commerce, rapporte tous les ans à la

Caisse Militaire des intérêts qui en augmentent le fonds; qu'elle donne le moyen aux Négocians de faire à leur profit de plus grandes entreprises, & que dans le cas d'une guerre imprévûe, cette ressource rappellée aussi-tôt & sans obstacle à sa destination, dispense de mettre de nouveaux impôts sur les peuples.

Il est bien vrai, & je n'en disconviens pas, que, rigoureusement parlant, toutes les Troupes d'un Etat devroient être congédiées dès la cessation des troubles qui les ont fait rassembler; mais la défiance que les Souverains ont les uns des autres, les con-

traint à se tenir toujours armés. Epuisés par les frais d'une guerre qu'ils étoient impatiens de finir, ils continuent de s'épuiser dans la crainte d'une autre qu'on peut leur susciter; & ils donnent le nom de paix à des efforts qui les ruinent. Ainsi par les moyens mêmes qu'ils employent pour ne pas succomber dans une guerre, dont ils ne prévoyent encore ni le tems, ni les motifs, ils se mettent hors d'état d'en entreprendre ou d'en soutenir aucune.

Qu'arrive-t-il en effet, après ce redoublement de dépenses qu'ils auroient dû

s'épargner? Au premier signal de guerre, ils achévent d'accabler leurs Sujets par de nouvelles taxes, qui une fois établies durent presque toujours; & ces taxes étant difficiles ou trop longues à lever, & suffisant à peine aux préparatifs d'une premiére Campagne, dont dépend ordinairement le succès de toutes les autres, il arrive que les Souverains sont obligés d'hypotéquer leurs fonds, & de faire la guerre avec leur capital, dont le recouvrement n'est plus possible, même à la paix qui suit, puisque celle-ci demande encore de nouveaux frais, pour

qu'ils ne soient pas surpris au tems d'une nouvelle guerre.

Je n'ignore point que par le renvoi qui se fait alors du plus grand nombre de Troupes, un Etat se libère d'une partie des frais qu'elles lui avoient causés; & cette épargne paroît quelque chose de plus favorable que ce qu'on suppose dans Dumocala, où malgré les réformes, l'armée se paye toujours en entier; mais le renvoi des Troupes qui est en usage chez nous, ne se fait qu'à proportion de celui qu'un pareil intérêt oblige de faire dans les Etats voisins; & s'il en est, qui, pour quelque motif que ce soit, ne

congédient point leurs Troupes ou n'en congédient pas assez, tous les autres, quelque ruinés qu'ils soient, ne sont-ils pas contraints d'en faire de même?

Ce que je dis ici, n'arrive que trop souvent, & telle est de nos jours la triste situation de l'Europe. Soit que ce soit l'effet de la prudence, de la crainte, ou d'une vaine ostentation, nos Princes, dans les tems même les plus tranquilles, entretiennent plus de Troupes que n'en permettent leurs besoins & qu'il ne convient à leurs finances. Mais s'il est nécessaire d'avoir un si grand nombre de Troupes

pendant la paix, & s'il paroît injuste de faire toujours payer aux Sujets, ainsi qu'à Dumocala, l'entretien de celles mêmes qu'on a réformées, pourquoi nos Souverains ne prennent-ils pas ces fonds dans leurs trésors, où en usant d'un peu plus d'économie ils pourroient facilement les trouver? Que leur coûteroit-il d'y destiner tous les ans une somme plus ou moins grande, & à l'exemple des Dumocaliens, de la mettre dans le commerce, par le moyen duquel (comme un germe qui tire son accroissement de la terre à qui on le confie,) elle augmenteroit

insensiblement & deviendroit aussi utile à ceux qui l'auroient fournie, qu'à ceux qui auroient eu soin de la faire profiter ? Alors quelque guerre qui survint, on seroit en état de la soutenir, & les Peuples ne seroient point sujets à des impôts, qui, par la maniére sur-tout dont on les perçoit, deviennent encore plus onéreux qu'ils ne le sont par eux-mêmes.

Ce n'est point aussi sans sujet que le Brachmane ne fait pas grand cas de la Politique Européane, & qu'il nous donne une toute autre idée de celle dont on doit user dans la conduite géné-

rale d'un Etat. Effectivement, un des grands principes de la bonne Politique, est d'entretenir dans le plus juste équilibre les rapports qui se trouvent entre les Princes & les Sujets, & de faire ensorte que les Sujets soient aussi persuadés de la justice & de la nécessité de ce qu'on leur commande, que les Princes doivent l'être du zéle & de la promptitude des Sujets à leur obéir. Si cette harmonie, qui dans l'ordre moral a des Loix aussi immuables que celles du monde Physique, venoit à être détruite, le Gouvernement Monarchique dégénéreroit en com-

mandement arbitraire, & l'obéiſſance ſe tourneroit en ſervitude.

La vraie Politique doit être fondée ſur l'équité la plus ſcrupuleuſe, ſur l'intégrité la plus exacte, ſur une aſſurance réciproque de protection & de ſervice, ſur un enchaînement inaltérable de ſecours mutuels entre les Princes & les Sujets. Non-ſeulement le devoir, mais l'intérêt particulier des uns & des autres l'exige, & le bonheur commun en dépend. En effet, pour ne parler ici que du Roi de Dumocala, qu'on ſe figure un Monarque qui aime ſes Sujets, qui eſt

aſſuré de leur cœur, qui ſe concilie leur eſtime, qui leur montre de la bonté, de l'équité, de la franchiſe, qui leur inſpire de la confiance, & qui, ſans le ſecours de tant de Traitans avides, fait lever de juſtes tributs avec une ſage proportion.

Il n'a beſoin, pour être reſpecté de ſes voiſins, que de l'amour qu'on lui porte & de la ſeule idée qu'on a partout de ſa probité qui fait toute ſa Politique. Ce Prince, avec ſa ſeule bonne foi, réuſſit toujours dans ſes projets plus promptement, plus aiſément, plus ſûrement qu'il ne feroit avec cette préten-

due habileté, ces trames profondes & ces détours artificieux, que la méfiance Européane a inventés, & que souvent elle rend elle-même inutiles.

S'il fût jamais des Finances bien administrées, c'est sans doute de la façon dont elles sont régies par les Dumocaliens. Il me semble voir le Roi de cette Isle semblable au Soleil, qui n'attire des vapeurs de la terre, que pour la rendre plus fertile, en les lui renvoyant. N'est-il pas certain aussi que les richesses qui font les revenus d'un Souverain, seroient bientôt taries, si après être sorties

des mains de ses Sujets, & montées vers lui comme d'elles-mêmes & sans violence, elles ne retomboient aussi abondamment dans les mains de ces mêmes Sujets qui en sont la source? C'est par cette circulation toujours proportionnée au bien des Peuples & des Souverains, que la constitution d'un Etat reste plus constante, plus tranquille & moins exposée à des révolutions.

Un Prince qui n'a d'autre Politique que celle dont je parle, ne sçauroit éprouver de malheurs. Sans les connoître, sans songer même à les éviter, il les prévient autant

par le bon usage de son autorité, par l'ordre qu'il met dans la perception de ses Finances, par son économie dans l'emploi de ses revenus, par l'exacte discipline qu'il fait observer à ses Troupes, que par les régles inaltérables qu'il fait suivre dans l'administration de la Justice, qui en même tems qu'elle assure l'honneur, les biens & la vie de ses Sujets, les tient tous sous le joug des Loix, c'est-à-dire, sous le joug de la raison & de la Religion, d'où toutes les Loix sont émanées.

C'est effectivement un des effets les plus heureux de la

sage Politique de Dumocala. La Justice s'y rend gratuitement, sans ces lenteurs qui ne font qu'appauvrir ceux qui la réclament ; sans ces formalités, que ceux-là seuls entendent qui n'ont d'autres ressources pour vivre que l'art de les multiplier ; en un mot, sans ces frais, ces peines, ces dangers mêmes, trop ordinaires parmi nous, & qui font que le bon droit ne se montre qu'en tremblant devant des Magistrats préposés pour le défendre ; & que l'injustice au contraire s'y présente quelquefois avec un air de confiance, qui n'est que trop

ſouvent le préſage du triomphe qu'elle y obtient. Véritablement c'eſt une eſpéce d'avantage dans un Gouvernement, que la Juſtice chargée d'en bannir les déſordres, ſoit, par les frais qu'elle occaſionne & par les inconvéniens qui l'accompagnent, une des premiéres punitions de ces mêmes déſordres, dont il importe d'arrêter le cours. Que ce ſoit un effet de l'orgueil ou de la jalouſie, de la haine ou de la vengeance, les diſſentions croiſſent tous les jours dans nos Villes. Les Citoyens y vivent ſans s'aimer, & il n'en eſt point qui livré à lui-même & dégagé

du frein des Loix, ne voulût indiſtinctement attirer à lui ſeul tous les biens, tous les privilèges, tous les honneurs dont les autres jouiſſent.

Ce qu'on ne peut faire impunément contre les Loix, on tâche de le faire de l'aveu des Loix mêmes. Delà cette foule de procès qu'on intente ſans ſujet, & qu'on n'eſpére que trop ſouvent de gagner ſans raiſon.

A ce mal trop commun & ſi contraire à l'union & à la paix, quel reméde peut-on apporter? Le Gouvernement ne ſçauroit punir ce qu'il ne peut empêcher; dans ce cas il doit du moins faire enſorte

que l'intérêt perſonnel répri-
me un abus qu'il condamne.

Je ne voudrois donc pas abſolument blâmer la coûtume introduite dans les Tribunaux d'acheter les conſeils des Juriſconſultes & de payer leur travail. Ce que je voudrois, ce ſeroit d'empêcher les Citoyens d'entamer des procès douteux, dans leſquels un Avocat leur promet quelquefois un ſuccès qu'il n'eſpére pas lui-même.

A ces Conſeillers mercénaires, & que je regarde comme une peſte, dont les ravages ſont d'autant plus grands qu'aucun Prince ne ſonge à les arrêter, il fau-

droit que l'Etat ſubſtituât à ſes frais un certain nombre de gens habiles & deſintéreſſés, qui conſultés par les parties, avant un premier éclat, leur expoſeroient naïvement & gratuitement l'injuſtice ou l'équité de leurs prétentions; & par les craintes ou les eſpérances qu'ils leur donneroient, les engageroient à renoncer à leur deſſein, ou les encourageroient à le ſuivre.

Cette eſpéce de Tribunal ſeroit d'autant plus utile qu'il feroit échouer la plûpart des paſſions qui diviſent les hommes, & les détruiroit d'autant plus aiſément, que ces

paſſions encore naiſſantes n'auroient pas eu le tems de prendre ce dégré de chaleur, qui les enflâme ordinairement au premier choc qu'elles reçoivent.

Je ſuppoſe qu'il ſeroit libre de conſulter les Juriſconſultes dont je parle, ou de porter tout d'un coup ſes demandes aux Tribunaux établis pour en décider ſouverainement; mais quel eſt le Citoyen qui déſirant ne rien hazarder dans une affaire importante, négligeroit des avis émanés d'une prudence éclairée, & dégagée de toute ſorte d'intérêt? Quel eſt auſſi le Citoyen, qui s'étant vû con-

damné par des hommes reſpectables, oſeroit recourir à un Juge ordinaire (comme il le pourroit en effet) & qui voudroit riſquer d'acheter à grands frais la honte & le chagrin de voir un ſage avis confirmé par un Arrêt irrévocable?

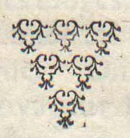
Au reſte, ſi je n'ai approuvé qu'avec quelque reſtriction la maniére dont la Juſtice eſt adminiſtrée dans Dumocala, il n'en eſt pas de même de la Police de cette Iſle.

Rien, à mon avis, n'eſt plus admirable, ni plus digne d'être imité dans toutes ſortes d'Etats, que les Conſeils

particuliers des Provinces, qui ont une relation immédiate avec les Miniſtres qui compoſent le Conſeil du Roi. Nul moyen n'eſt plus ſûr pour entretenir l'ordre dans un Gouvernement, pour en expédier plus promptement les affaires & pour les tirer des mains oiſeuſes d'une foule d'Officiers inutiles, qui par leurs Charges ne font qu'en augmenter la confuſion.

Enfin, par tout ce que je viens de vous expoſer, vous conviendrez, MONSIEUR, qu'il n'y a rien de chimérique dans les idées du Brachmane; qu'on remarque, au

contraire, dans ce qui ſe pratique à Dumocala, un Plan bien ſuivi; que dans ce Plan ſe trouvent les principes d'une bonne Politique & les moyens qui en facilitent l'application à toutes les différentes branches d'un Gouvernement, & qu'enfin de ces principes & de ces moyens réſulte la véritable grandeur d'un Prince, laquelle eſt toujours inſéparable du bonheur de ſes Sujets.



EXTRAIT

DE L'OUVRAGE PRÉCÉDENT

Tiré du Journal de Trévoux.

IL y a, dans ce Volume, deux Ouvrages ; celui qu'énonce le frontispice, & un autre intitulé *Réponse à la Lettre d'un Ami* : tous deux sortis de la même main, tendant au même but, & dignes des mêmes éloges.

Le premier est une espèce d'apologue. On imagine qu'un Voyageur Européen, échoué dans une Isle de la Mer des Indes, y trouve des

habitans pleins de mœurs, d'humanité, de ſageſſe; tels en un mot qu'on peint toujours les hommes, quand on ne penſe qu'à ce qu'ils devroient être. Tous ces Inſulaires n'étoient pas néanmoins des modèles de vertu. Il y avoit, dans ce grand pays, des cantons peuplés de Sauvages, d'autres où les vices regnoient comme dans l'ancien monde. Le Royaume ſeul de Dumocala, (c'eſt celui où aborda l'Européen) étoit bien tenu & bien gouverné.

Le Voyageur fut bientôt à portée de s'en convaincre, par l'entretien qu'il eut avec

un Brachmane *qui joignoit à l'étude & à l'adminiſtration des Loix des fonctions Sacerdotales.* Ce Sage expliqua d'abord le plan de ſa Religion : il n'étoit pas idolâtre, il ſavoit, ſur Dieu, ſur la nature de l'ame, ſur l'eſpérance d'une autre vie, tout ce que la raiſon ſeule dénuée des lumières de la révélation pouvoit lui en apprendre. Il avoit entendu parler de la Religion Chrétienne, mais trop peu pour la bien connoître; & l'Européen ne profita point de l'occaſion qui ſe préſentoit de la développer davantage. On lui en fait ici une eſpèce de reproche, mêlé

toutefois de quelques raiſons propres à diminuer ſa faute. Ce Voyageur n'étoit point fait aux controverſes de Religion ; il avoit peu de tems à reſter dans l'Iſle ; *Il crut* par ces motifs *devoir ſe borner à prier intérieurement le Seigneur d'opérer par ſes graces ce qu'il n'oſoit préſumer de faire par ſes diſcours.*

L'objet capital de l'entretien fut le gouvernement des Peuples, la ſcience de commander aux hommes : en quoi l'Auteur fait voir le talent qu'il a de choiſir toujours des ſujets où l'expérience l'a rendu très-habile & très-digne d'inſtruire les

autres. On peut ſe rappeller *la voix libre du Citoyen ; le Philoſophe Chrétien* ; la *Réponſe au Citoyen de Genève* : Ouvrages qui ont honoré la raiſon & la Littérature. Celui-ci contient des principes encore plus réfléchis, des détails plus étendus & plus importans. On le verra bientôt par les exemples que nous citerons.

Sur un mot qu'avoit dit le Voyageur pour juſtifier la Politique qui regne en Europe, le Brachmane ſe mit preſque en colère. *La Politique*, reprit-il vivement : » C'eſt-là votre grande ſcience ; c'eſt l'unique reſſort de

» vos actions, & le mobile
» surtout de votre ambition
» & de votre avarice. Qui-
» conque n'a point de mérite
» parmi vous, doit être tenté
» d'y avoir recours, ou pour
» s'ouvrir un chemin aux
» honneurs, ou pour s'en
» frayer un à la fortune.
» Ainsi vous vous êtes fait
» un art de ne jamais paroî-
» tre tels que vous êtes, pour
» séduire ceux qui auroient
» intérêt de vous approfon-
» dir. Tel honnête homme
» même dans vos climats,
» prendra le parti de démen-
» tir ses sentimens de probité,
» pour complaire aux pas-
» sions d'un homme sans hon-

» neur, qui peut lui procu-
» rer quelque avantage. Ce
» n'est que par des voyes
» obliques que vous allez à
» vos fins; aucun de vous ne
» marche à découvert, s'il
» ne veut s'exposer à se per-
» dre. Mais en bannissant la
» bonne foi de vos sociétés,
» vous en avez anéanti la
» douceur & la confiance;
» & tel est votre malheur que
» vous ne pouvez plus distin-
» guer le vice ni la vertu, la
» vérité ni le mensonge, &
» que la supposition où vous
» êtes sans cesse que chacun
» cherche à tromper, achève
» d'anéantir parmi vous jus-
» qu'aux moindres restes de

» candeur & de franchiſe. »

Il étoit aiſé de conclure, comme fit l'Européen, que ſon Brachmane n'étoit point politique; & toute la ſuite du diſcours manifeſte de plus en plus ſes ſentimens d'oppoſition, d'averſion même, à l'égard de ce qu'on vante ici comme le premier principe du Gouvernement. Cet Inſulaire guidé par ſa raiſon ſeule, attaque notre *Politique* dans la notion qu'on s'en eſt faite, dans les pratiques qu'elle ordonne; dans les effets qu'elle opère. Pour gouverner les hommes, le Brachmane ne demande & ne permet que de la prudence &

de la droiture: c'eſt-là toute ſa politique. » Elle n'exige, » *continue-t-il, en adreſſant toujours la parole au Voyageur*, » ni les ténèbres dont la vôtre s'enveloppe, ni les faux-fuyans, ni les préſtiges que » vous lui ſuppoſez pour » réuſſir. Infiniment plus aiſée, elle n'en eſt que plus » ſûre. Ainſi tel homme parvient infailliblement dans » le monde, qui cultivant ſes » talens avec ſoin, modeſte » & réglé dans ſes mœurs, » ami des gens vertueux & » leur émule, cherche à ſervir ſa Patrie; & ſans intrigues ni cabales, n'ambitionne d'autre gloire que

» celle de la bien ſervir. Ainſi » tout Souverain qui ſçait ſe » faire reſpecter de ſes Enne- » mis par ſa bonne foi, plus » que par ſa valeur & ſa puiſ- » ſance, & ſe faire aimer de » ſes Sujets autant par ſon » amour pour la Juſtice que » par ſa bonté, ne peut man- » quer de réuſſir dans tout » ce qu'il lui plaira d'entre- » prendre, ſans qu'il ait be- » ſoin d'avoir recours à ces » manèges obſcurs, & à ces » rafinemens incertains qui » font l'eſſence & la honte de » votre politique. »

Le Brachmane dévelop-pant toujours davantage la politique de ſon Pays, ra-conte

conte au Voyageur comment à Dumocala les Loix ſont en petit nombre & toutes bien obſervées: comment le Sou-verain de ce Royaume ne fait pas conſiſter ſa gloire dans le mérite équivoque des actions belliqueuſes; mais dans une application con-ſtante à maintenir la paix avec ſes voiſins, à gagner leur confiance par ſa droi-ture & par ſon deſintéreſſe-ment: comment ces qualités ne l'empêchent pas de porter à la guerre une intrépidité de Héros, quand ſon honneur, le bien de ſon Etat & la Ju-ſtice l'obligent d'en venir aux armes : comment on entre-

tient toujours, dans ce Royaume, la même quantité de Troupes tant pour assurer la tranquillité publique, que pour prévenir tout ce qui pourroit troubler les autres contrées de l'Isle : comment ce grand nombre de Troupes ne surcharge pourtant point l'Etat, parce qu'on renvoye aux travaux de la Campagne les Corps Militaires qui ne sont point de service durant la paix : il y a sur tout ceci des explications qui manifestent l'ordre le mieux entendu, la plus saine, la plus savante & la plus douce politique. Nous citons un exemple : » La désertion, si com-

» mune dans vos Etats, *continue le Brachmane*, nous l'é-
» vitons par un moyen pres-
» que infaillible. Nous don-
» nons à nos Soldats un sol
» par jour au-delà de leur
» paye ordinaire ; mais ce
» sol nous le retenons pour
» en faire une masse, qu'on
» leur remet à l'expiration
» de leur engagement, com-
» me une récompense de leur
» service. Cet engagement,
» pour le dire en passant, ne
» se prolonge jamais au-delà
» de son terme, & l'on est
» aussi exact à licentier un
» Soldat, quel qu'il puisse être,
» qui a fait son tems, qu'à
» lui rendre compte du dé-

» pôt qu'on lui a réservé, &
» qu'il a droit d'exiger. Ne
» croyez pas que ce dépôt
» périsse avec lui s'il vient à
» périr lui-même. En ce cas,
» on le remet à sa famille.
» Et cette destination, tou-
» jours immanquable, est en-
» core un motif à nos Sol-
» dats de ne pas abandonner
» les Drapeaux sous lesquels
» ils sont obligés de com-
» battre. »

L'Insulaire expose ensuite l'ordre qui regne dans les Finances, dans l'administration de la Justice, dans la manutention de la Police : Articles aussi essentiels au gouvernement d'un Etat,

que la discipline Militaire & l'entretien des Troupes. On trouve ici sur chacun de ces objets des plans admirables, qui n'ont pu être imaginés que par un homme destiné à porter également le glaive de Mars & la balance de Thémis. Le Brachmane rend toutes ces idées clairement & vivement; il retombe après cela sur l'Européen son interlocuteur; il lui fait des questions, il le presse, il le force, en quelque sorte, de convenir que la Politique d'Europe est bien inférieure à celle de l'Inde. Mais abandonnons tout ceci aux attentions du Lecteur, & passons

au second Ouvrage qui est la *Réponse à la Lettre d'un Ami.*

On feint que la précédente Brochure, l'*Entretien de l'Européen avec le Brachmane*, ayant été communiquée à un Ami, cet homme sage & intelligent en prit occasion de faire, dans une Lettre, des observations très-judicieuses; & que cette Lettre fut suivie d'une Réponse qui est la Pièce dont nous allons rendre compte. Au fond ceci est comme l'explication de l'Apologue : c'est un morceau qui a pour but de faire voir que *les idées contenues dans la Relation du Voyageur, sont aussi aisées dans la pratique qu'elles*

paroissent utiles dans la spéculation.

Voilà ce qu'on gagne à recevoir des plans de Gouvernement de la main des Experts dans l'Art de regner. Comme ils ont une grande connoissance des hommes, ils sçavent proportionner les régles aux besoins, aux défauts même de l'humanité. Ils évitent ces théories sublimes qui fournissent beaucoup à l'admiration, sans laisser presque rien à la pratique : idées purement abstraites, fruits inutiles d'une Philosophie trop indépendante des usages du monde.

L'Auteur de cette Lettre

ayant mis lui-même un juste temperament de beauté & de facilité dans toute la Politique du Royaume de Dumocala, tous les avis qu'il donne en conséquence sont extrêmement relatifs aux forces, aux lumières, aux intérêts de toute Nation qui voudra se les appliquer. Voici des exemples.

» On avoit soin, chez les » Dumocaliens, de réserver, » dans tous les Villages, un » certain terrein qui devoit » être cultivé par toute la » Communauté, & dont la » récolte servoit tous les ans » à remplir un Magasin que » l'on n'ouvroit qu'en des

» saisons stériles, pour subvenir aux besoins des Habitans. Sans doute, un pareil établissément étoit aussi » ancien que le Village même : car les champs une » fois partagés entre les particuliers, il n'eût plus été » possible d'en distraire le » terrein qui devoit servir de » ressource au public dans un » tems d'indigence. Cet inconvénient se trouve parmi » nous. Chaque arpent de » terre a son Propriétaire, & » personne ne consentiroit » aujourd'hui (même pour » le bien public) qu'on retranchât quelque chose du » terrein qui lui appartient.»

Mais l'Auteur imagine un moyen qui pourroit remédier à cet inconvénient, » qui » pourroit, *dit-il*, nous ren- » dre auſſi heureux que les » habitans de Dumocala : ce » ſeroit d'engager chacun de » ceux qui poſſédent des ter- » res dans un diſtrict, de » donner tous les ans la cen- » tième partie de leur récol- » te, qui ſeroit miſe en ré- » ſerve dans un Magaſin pu- » blic, pour les beſoins ur- » gens de ce même diſtrict. » Une rétribution ſi modi- » que ne ſeroit à charge à » perſonne, & deviendroit » néanmoins conſidérable par » le grand nombre de ceux de

» qui on l'exigeroit. Le plus » pauvre ne pourroit refuſer » cette portion de grains, » puiſqu'il la retrouveroit » dans ſon beſoin, peut-être » plus ſûrement que s'il l'eût » gardée chez lui pour ſon » uſage. Ce n'eſt pas même » ſur ce centième ſeul qu'il » pourroit compter, il au- » roit part à celui des autres : » & les grains qu'il auroit » fournis dans une année » heureuſe, ſans preſque s'en » reſſentir, il les recevroit » avec uſure quand la récolte » viendroit à manquer. »

Tout ceci au reſte paroît ſi aiſé à l'Auteur, qu'il ne peut comprendre comment cha-

que Communauté ne pense point à l'exécuter pour son propre intérêt. C'est qu'on ne réflêchit point assez sur les maux inséparables des pratiques ordinaires; sur les distractions de bled, qui, dans les années d'abondance, se font sans règle, sans prudence & sans amour du bien public; sur les monopoles qui se multiplient durant la disette; sur le commerce ruineux qui se fait avec l'Etranger: *souvent il nous revend nos bleds au double de ce qu'il les avoit achetés . . . il profite également de notre abondance & de notre disette; il reçoit nos denrées à un prix modique, & par le prix*

qu'il met à ce qu'il nous en redonne, il trouve le secret de ne rien dépenser pour celles qu'il consume, & de s'enrichir à nos dépens par le moyen de celles qu'il ne peut consumer.

Il y avoit à Dumocala des Ecoles publiques pour la jeunesse, & des asiles pour les Citoyens hors d'état de servir la Patrie. L'ordre & la discipline qui regnoient dans ces Maisons, donnent lieu à l'Auteur de remarquer les défauts de nos Collèges & de nos Hôpitaux. Il trouve surtout de grands inconvéniens dans la multiplicité des Collèges; dans la facilité avec laquelle on y admet les gens de la

Campagne; dans l'usage qui s'est introduit d'élever au Sacerdoce, ou de recevoir à la profession Religieuse une multitude d'hommes que leur naissance destinoit à l'Agriculture. Le Sage qui nous parle veut bien que l'*Eglise ait des Sujets*; mais il n'approuve point ces vocations prétendues, qu'inspire la paresse ou l'ambition, ces consécrations déplacées qui ôtent aux Villes des Artisans, & aux Campagnes des Laboureurs.

A l'égard même des Citoyens qu'on peut appliquer aux Sciences, on trouve ici des principes d'une très-grande considération. » Il seroit à

» souhaiter, *dit l'Illustre & » très-respectable Auteur*, qu'il » n'y eût dans chaque Pro» vince du Royaume qu'un » seul Collège, où des Pro» fesseurs habiles dans toutes » les Sciences, & des Maî» tres expérimentés dans tous » les Arts, seroient gagés par » l'Etat & obligés d'instruire » la jeunesse : leur premier » soin seroit d'examiner l'in» clination & la portée de » chacun des sujets qu'on » leur présenteroit; ils em» ployeroient quelque tems » à cet examen, & durant » cette espèce de Noviciat, » on verroit percer le talent » des jeunes élèves. Ce talent

» une fois connu, on s'appli-
» queroit à le cultiver, &
» l'on ne risqueroit jamais
» d'en employer aucun, si
» j'ose parler ainsi, contre le
» gré de la nature. Les pro-
» grès dans les Sciences &
» dans les Arts en seroient
» plus rapides; les fruits plus
» avantageux à la Société;
» les Maîtres moins excédés
» de peines inutiles; les di-
» vers emplois de l'Etat
» mieux remplis; & contre
» l'usage de nos jours, les
» Charges manqueroient plu-
» tôt aux Sujets, que les Su-
» jets ne manqueroient aux
» Charges. »

Toute la suite mériteroit

d'être copiée; & ce projet de borner le nombre des Collèges recevroit de nous, s'il en étoit besoin, des éloges très-sincères. A la renaissance des Lettres, on a fait comme dans toutes les nouvelles Institutions. On a considéré les avantages, sans penser aux inconvéniens & aux abus. On a cru mettre beaucoup de connoissances dans le monde en plaçant des Ecoles partout; & l'on n'a pas vû qu'il y auroit, dans la plupart de ces Maisons d'instruction, des Maîtres très-médiocres, & des Disciples très-mal choisis; qu'on éprouveroit de l'embarras

pour l'honoraire des premiers & de la difficulté pour le bon gouvernement des seconds; que dans les uns & les autres l'émulation trop partagée s'anéantiroit peu-à-peu; que les idées se rétréciroient suivant le Théâtre où ces sortes d'enseignemens se donneroient, & qu'enfin, à force de vouloir rendre les hommes habiles, on ne réussiroit souvent qu'à augmenter leurs défauts, qu'à fomenter leurs passions, & qu'à remplir l'Etat de sujets inutiles ou même dangereux.

On croit peut-être que l'encouragement du commerce seroit un point capital dans

le Livre qui nous occupe. C'est ici qu'il ne faut pas prendre le change. A Dumocala on évitoit toute espèce de rapports avec l'Etranger: par-là on se maintenoit dans la paix, dans l'amour de l'ordre, dans l'estime d'une médiocrité précieuse, dans la possession des bonnes mœurs. » Les Dumocaliens ne pouvant eux-mêmes franchir » les mers qui leur servoient » de barrière, il ne leur étoit » pas possible d'échanger l'âpreté mâle & vigoureuse » de leur caractère, contre » cette futile délicatesse de » génie, contre cette urbanité lâche & artificielle

» qui, dans les autres Na-
» tions, énerve les ſentimens
» plus qu'elle ne les adoucit,
» & les amollit plus qu'elle
» ne les humaniſe. Il eſt bien
» certain en effet que les Peu-
» ples ſe gâtent mutuelle-
» ment par le commerce qui
» les fait communiquer les
» uns avec les autres. Nous
» pouvons en juger par notre
» liaiſon actuelle avec nos
» voiſins. De ces Royaumes
» où nous ſommes dans l'ha-
» bitude de répandre la fri-
» volité de nos modes, qu'a-
» vons-nous rapporté juſqu'à
» préſent, que des problêmes
» hardis ſur la Religion, des
» doutes biſarres ſur les de-

» voirs de l'homme, des pa-
» radoxes injurieux à l'auto-
» rité des Rois, un mépris in-
» décent pour les bienſéan-
» ces, une funeſte indifféren-
» ce pour la Patrie, pour la
» ſociété, pour la vie même;
» qu'une Philoſophie enfin
» qui ne fait tout dépendre
» des ſeuls reſſorts de la Na-
» ture, que parce qu'elle ne
» les connoît pas, & qui ne
» ſe vante de les connoître
» que pour autoriſer les paſ-
» ſions, & leur permettre
» indifféremment tout ce qui
» peut les ſatisfaire? »

Pour faire bien connoître l'altération que le commerce a miſe dans nos mœurs,

l'Auteur nous raproche de nos Ancêtres : » Quel con» traste, s'écrie-t-il ! .... Il » est vrai qu'en tout tems les » hommes ont eu les mêmes » passions, les mêmes désirs, » des sentimens à-peu-près » semblables ; mais nos An» cêtres moins vifs, moins lé» gers, moins bisarres, moins » avides de changemens & » de nouveautés, plus mo» dérés & plus simples, ne » rafinoient point comme » nous sur les plaisirs, rou» gissoient de leurs foiblesses, » ne faisoient pas trophée de » leurs desordres. Ils respe» ctoient les droits de la na» ture, les régles de la bien-

» séance, les loix de l'hon» neur ; ils ne soumettoient » point, comme nous, les » maximes de la Religion aux » frivoles lueurs d'une raison » corrompue par la volupté ; » ils ne prenoient pas un hon» teux Pyrrhonisme pour de » l'esprit, les graces de la » mode & du caprice pour » du mérite, & une politesse » apprêtée pour l'unique de» voir de la Société. »

Cependant on ne prétend pas ici détruire le commerce : on en reconnoît les avantages ; *mais*, ajoute l'Auteur, *je voudrois aussi modérer en nous cet ardent amour des richesses, & cette téméraire ambition qui*

ſert à l'enflammer. Voilà comme il faut toujours parler des choſes utiles en elles-mêmes, & dangereuſes par l'abus que nous pouvons en faire. Les Sciences, les Arts, le Commerce ſont dans ce cas-là: laiſſons-les ſubſiſter; mais ſuggérons des tempéramens, des préſervatifs, des remédes même contre la fougue & la multitude des Paſſions.

C'eſt le ton général qui regne dans tout cet Ouvrage, dont nous ne pouvons repréſenter ni même indiquer tous les traits. Il y a par exemple un excellent morceau de comparaiſon entre le Gouvernement Républicain

blicain & le Gouvernement Monarchique. L'Auteur préfére ce dernier, mais quelles précautions n'inſinue-t-il pas pour que l'exercice du pouvoir abſolu faſſe le bonheur du Prince & des Sujets!

Il examine auſſi la manière dont la Guerre, les Finances, la Juſtice, la Police étoient adminiſtrées chez les Dumocaliens. Il trouve, dans toute la conduite de ce Peuple, des modèles de raiſon, d'équité, d'humanité, de ſage & vraie politique. Sur l'Article particulier qui concerne la Juſtice, nous remarquons un ſyſtême réaliſé ſous les yeux & par la libé-

ralité de l'Auteur dans le pays où l'on a le bonheur de le posséder. Pour empêcher les Citoyens d'entamer des Procès douteux, » il » faudroit, *dit-il*, que l'Etat » substituât à ses frais, un » certain nombre de gens ha- » biles & desintéressés, qui, » consultés par des Parties, » avant un premier éclat, » leur exposeroient naïve- » ment & gratuitement l'in- » justice ou l'équité de leurs » prétentions.... Cette espèce » de Tribunal seroit d'autant » plus utile qu'il feroit é- » chouer la plupart des pas- » sions qui divisent les hom- » mes, & les détruiroit d'au-

» tant plus aisément que ces » passions encore naissantes, » n'auroient pas eu le tems » de prendre ce dégré de cha- » leur, qui les enflamme or- » dinairement au premier » choc qu'elles reçoivent. »

Ceci, encore une fois, s'exécute, non à Dumocala, mais en Lorraine par les ordres & sous la direction d'un grand Roi, qui surpasse en quelque sorte tous les besoins de l'humanité par le nombre & la variété des moyens qu'il imagine de faire du bien aux hommes.

Nous terminons ici notre extrait, en disant du Livre qui en a fourni la matière :

Dicendi genus verè regium est; profluens tanquam à fonte, & nihilò minus, ſicut ordo naturæ poſtulat : rivis diductum ſuis, plenum facilitatis, felicitatiſque, imitans neminem, nemini imitabile. Baco, L. I. de Dignitate & Augm. Scient.



EXTRAIT

DU MÊME OUVRAGE

Tiré des Lettres ſur quelques Ecrits de ce Tems, *par M.* FRÉRON.

QUAND vous ne feriez attention, MONSIEUR, qu'à cette foule prodigieuſe d'ouvrages de fiction, nés de l'oiſiveté des Ecrivains & des Lecteurs, ne trouveriez-vous pas déja l'Empire Romaneſque d'une aſſez vaſte étendue? Cependant ce ne ſont point encore là ſes limites. Il ſemble affecter une do-

mination univerſelle, & vouloir s'aſſervir toutes les Républiques Littéraires. Indépendamment des Contes, des Avantures, des Mémoires, des Voyages, des Hiſtoires mêmes, où la Fable eſt en poſſeſſion de regner, elle s'eſt élevée juſqu'aux plus ſublimes régions du Parnaſſe, & nous avons preſque autant de Romans de Morale, de Philoſophie & de Politique que nous en avons dans le genre frivole. Pour ne parler que des Ecrits ſur les différentes ſortes de Gouvernement, combien y en a-t-il qui ne préſentent que de brillantes chimères, dont la

théorie fait honneur à ceux qui les ont enfantées, & dont la pratique feroit rire à leurs dépens.

N'allez pas confondre parmi ces beaux ſonges, Monſieur, l'*Entretien d'un Européen avec un Inſulaire du Royaume de Dumocala*. Ce ne ſont point ici les rêves de l'Abbé *de Saint-Pierre*, ni même ceux de *Platon*. C'eſt un ſyſtême de Gouvernement bien conçû, bien lié, bien développé, & dont l'exécution eſt auſſi facile que la ſpéculation en eſt ſublime.

L'Auteur feint d'avoir entrepris le voyage des Indes; il a été jetté par la tempête

ſur des côtes inconnues, où le vaiſſeau qui le portoit s'eſt briſé contre un rocher. Seul il échappe au naufrage, & gagne heureuſement la terre. Il s'avance dans le pays; il découvre un Village bien bâti; il s'y rend; les habitans s'aſſemblent autour de lui; leur étonnement lui fait comprendre que leur contrée eſt inacceſſible aux Etrangers. Ils lui donnent du ſecours. Le plus conſidérable de la troupe le prend par la main, & le mène dans ſa maiſon. Il y reſte un mois. Deux choſes le ſurprirent & l'édifièrent en même-tems dans ce Village. » C'étoient deux

» bâtimens, dont l'un ſervoit
» de magaſin à bled. On le
» rempliſſoit tous les ans de
» la récolte d'un terrein de-
» ſtiné uniquement à cet uſa-
» ge. Ce terrein appartenoit
» à la Communauté; elle é-
» toit obligée de le cultiver
» avec ſoin, & l'on ne tou-
» choit au magaſin que dans
» le cas d'une extrême di-
» ſette. Alors on partageoit
» ce précieux dépôt, ſuivant
» le beſoin actuel de chaque
» famille. L'autre bâtiment
» étoit un Hôpital entretenu
» aux frais des habitans; il
» ne ſervoit que pour les pau-
» vres du lieu, lorſqu'on les
» ſçavoit hors d'état de ga-

» gner leur vie par le travail,
» ou de se procurer la santé
» dans leurs maladies. »

L'ordre vint de conduire notre Voyageur à la Capitale. Il remarque dans sa route des terres bien cultivées. L'abondance regne dans tous les lieux, la joie sur tous les visages. Au bout de trois semaines il arrive dans une Ville immense, dont les rues étoient propres, larges & bien percées. L'air y paroissoit aussi pur qu'à la campagne. Les maisons des particuliers étoient commodes sans faste. La pompe & la magnificence distinguoient les édifices publics. » L'un de

» ces édifices avoit été con-
» struit pour servir d'Ecole
» ou d'Académie aux jeunes
» gens du Pays, de quelque
» condition qu'ils fussent. Des
» Maîtres dans toutes sortes
» d'Arts & de Sciences y
» étoient entretenus, & ceux
» des Ecoliers qui n'avoient
» pas les moyens de fournir
» à leur pension, y étoient
» élevés avec autant de soin
» que ceux qui étoient en état
» d'y satisfaire. Cette pension
» d'ailleurs étoit si modique,
» qu'il étoit peu de familles
» qui ne pussent la payer.
» Dans cette Ecole on n'en-
» seignoit point les Langues
» étrangéres; on n'y culti-

» voit que les Arts & les
» Sciences qui pouvoient être
» utiles à l'Etat. Chacun étoit
» élevé dans le talent qui lui
» étoit propre, & la voca-
» tion aux emplois ne dépen-
» doit point de la volonté des
» parens. C'étoit le goût qui
» en décidoit : & que ne peut
» point le goût quand c'eſt la
» nature qui le donne ! »

L'Européen, le troiſiéme jour de ſon arrivée, eſt préſenté à un homme vénérable ; c'étoit une eſpèce de Brachmane. Après avoir reçu l'Etranger d'un air affable, il le remet entre les mains d'un de ſes Officiers, en lui recommandant de lui

enſeigner au plûtôt la Langue du Pays. Il la ſçut paſſablement au bout de trois mois, & il fut en état de s'expliquer avec le Brachmane. C'eſt donc ici que commence cet admirable *Entretien*, qui renferme le plan du Gouvernement le plus ſage & le plus éclairé.

Le Brachmane étoit un homme inſtruit de nos mœurs & de nos Loix. Il avoit lû dans ſa jeuneſſe une de nos Hiſtoires Générales, qu'il avoit fait traduire par un Eſclave Européen, qu'un événement pareil à celui de notre Voyageur avoit amené dans ſon Pays. Il ſe rappelle

tous les détails qu'il avoit lûs dans ce Livre, & il raiſonne avec beaucoup de juſteſſe. » Vos Gouvernemens, *dit-* » *il*, ſont de deux ſortes; les » uns Monarchiques, les au- » tres Républicains. Dans » ceux-ci regne la Liberté, » eſpèce d'idole ſemblable à » ces figures inanimées qu'a- » dorent nos Sauvages, & » qui n'ont pas le pouvoir de » les rendre heureux. Il n'eſt » pas poſſible en effet que » dans un Etat où perſonne » ne peut être forcé d'obéir, » chacun ne s'arroge le droit » de commander. Et quel or- » dre peut regner dans une » confuſion de pouvoirs,

» dont aucun ne peut ſe ſou- » tenir, s'il ne contraint à cé- » der tous ceux qui le com- » battent! Quelle uniformité » de vûes & de ſentimens » pourra-t-on eſpèrer dans » une Nation, où chacun ſe » fait un mérite de l'indépen- » dance, & où cette indé- » pendance, toujours impu- » nie, ne fait valoir la raiſon » que par orgueil! De pareils » inconvéniens ne ſe trou- » vent point dans l'Etat Mo- » narchique. Je le crois plus » propre à contenir l'impé- » rieuſe vanité des hommes, » & bien plus capable de fixer » leur inconſtance & leur lé- » gèreté. C'eſt proprement

» dans un pareil Etat qu'on
» jouit tranquillement & sû-
» rement de cette précieuse
» liberté, qui, dans ceux
» dont je viens de parler,
» n'est qu'une source de ré-
» volutions malheureuses.
» Cette liberté se fait sentir
» surtout sous un Prince qui
» est persuadé que sa gloire
» & son bonheur ne dépen-
» dent que de ses vertus &
» de l'amour de ses Peuples.
» Tel est celui qui nous gou-
» verne, ajouta le Brachma-
» ne. Comme il ne distingue
» point ses intérêts d'avec les
» nôtres, il voudroit aussi
» que tous ses biens fussent
» à nous. Il croit n'en jouir

» que lorsqu'il les donne, &
» il en jouit en effet par notre
» reconnoissance, toujours
» prête à faire remonter dans
» ses mains ce qu'elles ont ré-
» pandu dans les nôtres. »

A ce portrait des deux sortes de Gouvernemens succéde celui de deux sortes de Politiques, celle des *Dumocaliens* & celle des Européens.
» Vous vous êtes fait, dit le
» sage Brachmane, un art de
» ne jamais paroître tels que
» vous êtes, pour séduire
» ceux qui auroient intérêt
» de vous approfondir.... A
» mon avis, la meilleure Po-
» litique dans le Gouverne-
» ment des Etats, ainsi que

» dans la conduite de la vie,
» eſt celle de n'en avoir au-
» cune, & de ne ſe ſervir en
» tout ce que l'on fait que
» des moyens que le bon ſens
» preſcrit & que la raiſon
» autoriſe. Entre cette Poli-
» tique & la vôtre, il y a pré-
» ciſément la même différen-
» ce qu'entre le bon eſprit &
» le bel eſprit. Celui-ci, plus
» brillant que ſolide, dédai-
» gne de marcher dans les
» routes communes, & s'é-
» gare d'ordinaire dans celles
» qu'il ſe fait. Celui-là, dans
» un chemin plus battu, ne
» perdant jamais de vûe le
» terme où il doit arriver,
» cherche ſeulement à écar-

» ter de ſes pas tout ce qui
» pourroit l'empêcher d'y at-
» teindre. »

Voilà, Monſieur, quelques-unes des idées qui font la matiére de cette converſation, & dont le Brachmane ne fait pas ſeul les frais. Notre Européen y place de tems en tems ſon mot, ſoit pour s'éclaircir de plus en plus, ſoit pour faire valoir celles de nos maximes & de nos idées qui méritent des éloges. Mais, pour entrer dans quelques détails, je réduirai à ſix points capitaux l'entretien de ces deux Philoſophes : la Religion, le Commerce, la Guerre, la Finance, la Juſtice & la Police.

La Religion des *Dumocaliens* eſt préciſement la même que la nôtre, quant à la morale. Il ne leur manque, pour être Chrétiens, que d'embraſſer notre foi, & de croire à nos myſtéres. Notre Voyageur eût bien voulu convertir le Brachmane. Mais, peu fait à dogmatiſer, il crut devoir renoncer à lui inculquer des vérités que Dieu ſeul peut perſuader. Ce qu'on doit envier à ce Royaume, eſt l'heureuſe harmonie qui regne conſtamment entre les deux Juriſdictions Temporelle & Spirituelle.

A l'égard du Commerce, tel que nous le pratiquons,

les habitans de *Dumocala* ne le connoiſſent pas. Aucun d'eux ne quitte ſon pays par l'amour du gain. Aſſez riches du produit de leurs terres & du fruit de leur travail, ils reſtent tranquillement attachés où la Providence les a fait naître; &, s'ils trafiquent, ce n'eſt qu'avec les autres peuples de leur Continent.

Les *Dumocaliens* ne font jamais la guerre pour leurs propres intérêts. Leur ſupériorité les met à l'abri de toute inſulte, & ils ne prennent les armes que pour les faire poſer à leurs voiſins, qui, moins tranquilles entre eux,

& de forces à peu près égales, ſe méfient les uns des autres, & s'attaquent ſouvent. Le Roi de *Dumocala* eſt toujours pris pour l'arbitre de leurs querelles; il trouve plus de gloire à les terminer qu'à profiter de l'épuiſement de ces peuples, pour étendre les bornes de ſon Empire. L'entretien de ſon armée n'eſt point onéreuſe à l'Etat. On exige des taxes modiques tous les ans pour les frais de la Guerre, même en tems de paix. Ces taxes une fois payées, on ne demande rien de nouveau. Dès que la ſérénité commence à regner chez les peuples voiſins & qu'elle

paroît durable, on ne conſerve ſur pied que la moitié des Troupes : l'autre moitié eſt renvoyée dans les campagnes, où ſes travaux lui tiennent lieu de paye, en attendant qu'on la rappelle aux armes, qu'elle n'a quittées que pour un tems. Les Officiers qui commandoient ces Troupes ſont renvoyés de même, & jouiſſent de la demi-paye. Mais, dira-t-on, que devient le reſte de l'argent que les Soldats réformés conſumoient? Cet argent eſt remis à des Villes marchandes, qui le faiſant circuler dans le commerce, l'employent à leur profit moyen-

nant un intérêt toujours fixé à trois pour cent qu'elles ſont obligées de payer. Ainſi, tant que la paix ſubſiſte dans l'Iſle, les ſommes deſtinées à la Guerre augmentent inſenſiblement; & cette augmentation empêche qu'on n'impoſe des tributs extraordinaires.

L'ordre établi dans les Finances de *Dumocala* conſiſte principalement en trois choſes. La première à les régler proportionnément & ſans injuſtice; la ſeconde à les recevoir ſans altération & ſans mécompte; la troiſiéme à les ménager de manière que la dépenſe n'en excède jamais le produit. Pour ne parler que

du

du ſecond article, on lève les contributions dans cette Iſle
» ſans le miniſtère d'aucun de
» ces Receveurs, de ces Tré-
» ſoriers, de ces Officiers,
» gens toujours auſſi affamés
» qu'inutiles, qui ne ſçavent
» puiſer dans les ſources que
» pour les étancher; & qui,
» ſous prétexte d'enrichir le
» Prince, ne l'oppriment pas
» moins par leurs rapines que
» les peuples qu'ils ruinent
» par leurs vexations. »

La manière dont la Juſtice eſt adminiſtrée chez les *Dumocaliens*, ne mérite pas moins d'éloges. Les Charges de Magiſtrature n'y ſont point à l'encan; elles ſont au

L

concours, & le mérite ſeul peut y prétendre. Ce ne ſont pas les plaideurs qui payent leurs Juges ; c'eſt le Souverain qui les gage & les entretient. Leur nombre eſt fixé dans chaque Tribunal ; la multiplicité des Juges ne ſervant qu'à mettre de la confuſion dans les opinions, & qu'à prolonger les affaires.

Quant à la Police, il y a dans chaque Province une eſpèce de Régence, compoſée de quatre perſonnes de la Province même. » Ces quatre perſonnes forment un » Conſeil, auquel préſide un » Intendant, homme de con» fiance. . . Chacun de ces

» Conſeillers a ſon départe» ment. L'un a ſoin de ce qui » concerne le Militaire de la » Province ; l'autre a l'inſpe» ction ſur la Finance ; celui» là veille ſur l'adminiſtra» tion de la Juſtice, & le der» nier doit s'informer exacte» ment de tout ce qui regarde » la Police. . . . Ces Conſeil» lers relèvent de quatre Mi» niſtres qui ne quittent ja» mais la perſonne du Roi, » & qui ont chacun la dire» ction générale d'un des » quatre Départemens dont » nous avons parlé. Ces Mi» niſtres compoſent le Con» ſeil Suprême du Souverain. » C'eſt à eux que les Con-

» ſeillers envoyent régulièrement du fond de chaque Province les Mémoires qu'ils ont dreſſés ſur ce qui ſe paſſe, qui a rapport à leur inſpection ; & ſur ces Mémoires le Conſeil décide & fait expédier ſur le champ les ordres néceſſaires. Ainſi le Roi peut voir tous les jours, ſans la moindre confuſion, l'état actuel de ſon Royaume. » Cet ordre, Monſieur, ne vous paroît-il pas merveilleux, & quel ami de l'humanité ne ſouhaiteroit pas que tous les Etats fuſſent gouvernés avec autant de ſageſſe & de prudence ?

L'Auteur a placé à la ſuite de ſon *Entretien* une *Réponſe à la Lettre d'un Ami.* Il avoit fait part de ſon Ouvrage à cet Ami, qui lui avoit envoyé des Obſervations fort ſages. Ces Remarques ont donné lieu à cette *Réponſe*, où l'on met dans un plus grand jour quelques idées contenues dans la Relation du Voyageur Européen. Par exemple, au ſujet du Magaſin de bled, il dit qu'il falloit qu'un pareil établiſſement fût auſſi ancien que le Village même ; car les champs une fois partagés, il n'eût plus été poſſible d'en diſtraire le terrain qui devoit ſervir de reſſource au Public

dans un tems de disette. C'est précisement l'inconvenient qui se trouve parmi nous. Mais l'Auteur y rémedie par un moyen qui me paroît bien simple. Ce seroit d'engager chacun de ceux qui possédent des terres dans un district de donner tous les ans la centiéme partie de leur récolte, qui seroit mise en réserve dans un Magasin public. » Une retri-
» bution si modique ne seroit
» à charge à personne & de-
» viendroit considérable par
» le grand nombre de ceux
» de qui on l'exigeroit. Le
» plus pauvre ne pourroit re-
» fuser cette petite portion de
» grains, puisqu'il la retrou-

» veroit dans son besoin, peut-
» être plus sûrement que s'il
» l'eût gardée chez lui pour
» son usage. Ce n'est pas mê-
» me sur ce centiéme seul qu'il
» pourroit compter; il auroit
» part à celui des autres. »
Cet établissement est si aisé qu'on est surpris qu'aucune Communauté ne songe à l'exécuter.

L'Auteur s'exprime avec beaucoup de force & d'énergie au sujet de l'usage où sont les *Dumocaliens* de ne point sortir de leur Isle. » Il est bien
» certain, dit-il, que les Peu-
» ples se gâtent mutuellement
» par le commerce qui les fait
» communiquer les uns avec

» les autres. Nous pouvons » en juger par notre liaison » actuelle avec nos voisins. » De ces Royaumes, où nous » sommes dans l'habitude de » répandre la frivolité de nos » modes, qu'avons-nous rap» porté jusqu'à présent que » des problêmes hardis sur la » Religion, des doutes bizar» res sur les devoirs de l'hom» me, des paradoxes inju» rieux à l'autorité des Rois, » un mépris indécent pour » les bienséances, une fune» ste indifférence pour la pa» trie, pour la société, pour » la vie même; qu'une Philo» sophie enfin, qui ne fait » tout dépendre des seuls res-

» sorts de la nature que parce » qu'elle ne les connoît pas, » & qui ne se vante de les » connoître que pour autori» ser les passions, & leur per» mettre indifféremment tout » ce qui peut les satisfaire. »

C'est ainsi que l'Auteur oppose nos mœurs à celles des *Dumocaliens*, & que résumant dans sa *Réponse* tout ce qu'il a dit dans sa Relation, il applique les principes de ces Peuples à nos Gouvernemens, & fait voir que nous serions trop heureux de les adopter. Otez le voyage de l'Européen & son entretien avec l'Insulaire, il n'y a plus ici de fiction. C'est un recueil

de vérités utiles; c'eſt une critique judicieuſe des défauts qui ſe trouvent dans la conſtitution des Etats de l'Europe; c'eſt un modèle de Gouvernement, & un modèle qu'on peut imiter; c'eſt l'école des Peuples & des Rois. Si c'étoit un particulier qui eût fait cet ouvrage, il ſeroit digne que les Rois le priſſent pour leur Miniſtre. Si c'étoit un Souverain, il mériteroit d'être placé ſur le trône de l'Univers.

FIN.


67
100
123
126
130
130

